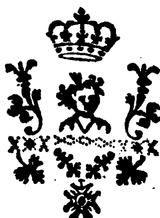
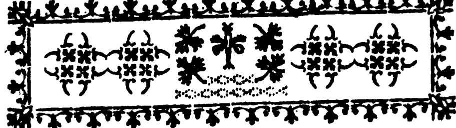
» ma Bibliothéque, & vous met-
» tez en bas les Livres qui ſont en
» haut, & en haut ceux qui ſont
» en bas ; vous avez fait un chef-
» d'œuvres.

Telles ſont les bonnes raiſons que j'ai oppoſées aux inſtances de quelques amis auſquels j'avois confié ce Recueil. Ils ont malgré cela exigé que je le donnaſſe au Public : ne dût-il m'en revenir que la ſatisfaction qu'il m'a paru que cela leur feroit à eux-mêmes, je ſerai content.





AMUSEMENS DES *GENS D'ESPRIT.*



I.

Des Livres.

CE qui fait avec la réputation d'un Livre celle de l'Auteur, c'eſt ſouvent moins un mérite réel, qu'un mérite de mode ou de parti, ou le choix d'un ſujet bizarre.

Nous ſommes moins capables de faire des découvertes, que nous ne ſommes habiles à les embellir; & l'on peut dire qu'il y a plus loin pour nous du néant à l'être que de l'être à la perfection.

Dans la plûpart des Livres l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires que les Lecteurs sont aux abois. Il les fait entrer à demi-morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto*, un autre qui a de plus belles inclinations vise à l'*in-folio*; il faut donc qu'il étende son sujet à proportion; ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui se tue à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier. Je ne sais quel mérite il y a à faire de pareils Ouvrages; j'en ferois bien autant, si je voulois ruiner ma santé & un Libraire.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des Livres. Cependant il n'y a rien de si mal imaginé; la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passage-

res, & les Livres les immortalisent.

Bien des gens font un amas prodigieux de Livres plutôt par un motif de vanité, que par le désir de s'instruire.

Quoique les mauvais Livres soient en plus grand nombre que les bons, l'Auteur le plus à imiter n'est pas le seul qu'on doive imiter ; *Virgile* trouva de l'or dans le fumier du Poëte *Ennius*.

Si tous les Livres politiques devoient périr, & que je fusse le maître d'en conserver un seul, je ne demanderois grace (n'en déplaise à M. de *Voltaire*), que pour *l'Esprit des Loix*.

Faire emplette de Livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célébre, c'est comme si un homme achetoit des habits qui ne lui iroient pas, par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.

II.

De l'Esprit.

ON qualifie pour l'ordinaire de bel esprit un homme qui s'attache aux faux-brillans, qui juge sans discernement & donne le prix aux fades pointes. La vraisemblance de la vérité le séduit, l'agréable l'émeut, & le vrai ne le persuade que foiblement. La raison ne le détermine point, mais les manieres. Les discours imposans du bel esprit, & l'art avec lequel il arrange ses paroles, le font primer souvent dans la conversation ; c'est une fausse lueur qui trompe, & qui s'évanouit dès qu'on examine de près cet éclat qui charme. Enfin le bel esprit est un homme qui a quelque espéce d'imagination, sans avoir du bon sens. Comme le bel esprit ne dépend que d'une certaine disposition des ressorts de la machine, un homme dont l'esprit a brillé pendant quelques an-

nées, n'eſt plus le même quand l'âge vient appeſantir ſes organes : la vivacité des eſprits animaux s'émouſſe, une légere altération en retarde ou en précipite le cours. De-là vient que ces ſortes de génies paroiſſent même journaliers, inégaux, ſombres, taciturnes ; il faut donc faire une différence eſſentielle entre le bel eſprit & le bon eſprit. Celui-ci a le bon ſens & la raiſon en partage ; & comme la raiſon eſt le fruit d'un travail opiniâtre & des méditations profondes, le bon eſprit eſt moins ſuſceptible d'inégalités que le bel eſprit : il n'appartient donc qu'au bon eſprit de donner le ton dans les doctes aſſemblées, de penſer ſolidement, d'examiner ſans prévention, d'admirer le vrai, & de perſuader ſans beaucoup de peine.

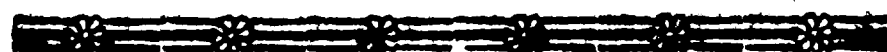
Ce n'eſt pas toujours celui qui a le plus d'eſprit qui brille dans une converſation, mais celui qui s'imagine en avoir davantage.

Je crois qu'on n'a jamais tant

d'esprit qu'avec ceux qui vous en croient.

Il est aussi offensant de parler avec esprit, quand on est avec des sots, qu'il seroit impoli de parler à l'oreille : le sot est également blessé de ces deux choses, parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

Vous me trouvez beaucoup d'esprit, dites-vous ; je voudrois pour votre honneur que vous m'en trouvassiez moins, vous en auriez davantage.



III.

De l'Imagination.

JE crois, dit un Auteur moderne, que tout s'imagine & que toutes les parties de l'ame peuvent être justement réduites à la seule imagination qui les forme toutes, & qu'ainsi le jugement, le raisonnement, la mémoire ne sont que des parties de l'ame nullement *absolues*, mais de véritables modifications de cette espéce

de *toile médullaire*, ſur laquelle les objets peints dans l'œil, ſont renvoyés comme d'une lanterne magique.

Mais ſi tel eſt ce merveilleux & incompréhenſible réſultat de l'organiſation du cerveau, ſi tout ſe conçoit par l'imagination, ſi tout s'explique par elle, pourquoi diviſer le principe ſenſitif qui penſe dans l'homme? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les partiſans de la ſimplicité de l'eſprit? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être, ſans abſurdité, regardée comme indiviſible.

Rien de plus facile que de prouver un ſyſtême fondé, comme celui-ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination ou cette partie fantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue que ſa maniere d'agir, eſt-elle naturellement petite ou foible? Elle aura à peine la force de comparer l'analogie

ou la ressemblance de ses idées; elle ne pourra voir que ce qui sera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement, & encore de quelle maniere ! Mais toujours est-il vrai que l'imagination seule apperçoit que c'est elle qui se représente tous les objets avec les mots & les figures qui les caractérisent, & qu'ainsi c'est elle encore une fois, qui est l'ame, puisqu'elle en fait tous les rolles. Par elle, par son pinceau flatteur, le froid squelette de la raison prend des chairs vives & vermeilles; par elle les sciences fleurissent, les arts s'embellissent, les bois parlent, les échos soupirent, les rochers pleurent, le marbre respire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'est elle encore qui ajoute à la tendresse d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté; elle forme enfin le sçavant, comme les Orateurs & les Poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement distinguée par les autres,

qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas seulement à la suite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas seulement la nature, elle peut aussi la mesurer. Elle raisonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle si bien sentir les beautés des tableaux qui lui sont tracés, sans en découvrir les rapports ? Non : comme elle ne peût se replier sur les plaisirs des sens, sans, en goûter toute la prefection ou la volupté, elle ne peut réflêchir sur ce qu'elle a méchaniquement conçu, sans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre génie, plus il prend, pour ainsi dire, d'embonpoint; plus il s'aggrandit, devient nerveux, robuste, vaste & capable de penser.

L'organisation est le premier mérite de l'homme; c'est en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités estimables, celles qu'on

tient de la nature, mais ſeulement les talens qui s'acquierent à force de réflexions & d'induſtrie; car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend propres à devenir habiles, ſçavans & vertueux ? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature ? Nous n'avons des qualités eſtimables que par elle, nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes & comme d'emprunt ? Quel que ſoit le mérite, de quelqu'endroit qu'il naiſſe, il eſt digne d'eſtime; il ne s'agit que de ſçavoir la meſurer. L'eſprit, la beauté, les richeſſes, la Nobleſſe, quoiqu'enfant du hazard, ont tous leur prix, comme l'adreſſe, le ſçavoir, la vertu. Ceux que la nature a comblés de ſes dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui

qui ils ont été refusés ; mais ils peuvent ſentir leur ſupériorité ſans orgueil & en connoiſſeurs. Une belle femme ſeroit auſſi ridicule de ſe trouver laide, qu'un homme d'eſprit de ſe croire un ſot. Une modeſtie outrée (défaut rare à la vérité) eſt une ſorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire eſt la marque d'une ame belle & grande que décelent des traits mâles, moulés comme par le ſentiment.

Si l'organiſation eſt un mérite & le premier mérite, & la ſource de tous les autres, l'inſtruction eſt le ſecond. Le cerveau le mieux conſtruit, ſans elle, le ſeroit en pure perte, comme ſous l'uſage du monde, l'homme le mieux fait ne ſeroit qu'un payſan groſſier.

Suivant ces principes que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination, doit être regardé comme ayant le plus d'eſprit ou de génie, car tous ces mots ſont ſynonymes ; & encore une fois,

c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ausquels on n'a attaché aucune idée ou distinction réelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement avec beaucoup d'imagination, cela veut dire que l'imagination trop abandonné à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention, plus profondement pénétrée des traces ou des images que de leur vérité ou de leur ressemblance.

Il est vrai que telle est la vivacité des ressorts de l'imagination, que si l'attention, cette clef ou mere des sciences, ne s'en mêle, il ne lui est guéres permis que de parcourir ou d'effleurer les objets.

Voyez cet oiseau sur la branche, il semble toujours prêt à s'envoler; l'imagination est de même. Toujours emportée par

les tourbillons du ſang & des eſprits, une onde fait une trace; effacée par celle qui ſuit, l'ame court après, ſouvent en vain, & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable image du temps, ſe détruit & ſe renouvelle ſans ceſſe.

Tel eſt le chos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées, elles ſe chaſſent comme un flot pouſſe l'autre; de ſorte que ſi l'imagination n'emploie, pour ainſi dire, une partie de ſes muſcles pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque temps ſur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber ſur un autre qu'il n'eſt pas encore temps de contempler, jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de même, elle formera les Orateurs, les Muſiciens, les Peintres, les Poëtes & jamais un ſeul Philoſophe. Au contraire, ſi dès l'enfance on accoutume l'imagination à ſe brider elle-même, à

ne point se laisser emporter à sa propre impétuosité, qui ne fait que de brillans Entousiastes, à arrêter, contenir ses idées, à les retourner dans tous les sens, pour voir toutes les faces d'un objet; alors l'imagination prompte à juger, embrassera, par le raisonnement, la plus grande sphére d'objets, & sa vivacité toujours de si bon augure dans les enfans, & qu'il ne s'agit que de régler par l'étude & l'exercice, ne sera plus qu'une pénétration clair-voyante, sans laquelle on fait peu de progrès dans les sciences.

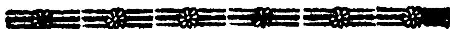


IV

Des Sçavans.

LEs Sçavans ignorent souvent beaucoup de choses qui ne sont pas inconnues aux moins intruits. L'expérience du monde leur est nécessaire; on s'y instruit de mille choses que les Livres

ne peuvent montrer. D'ailleurs on contracte dans le cabinet un air, un je ne sçais quoi, que le monde le plus aimable ne sçauroit effacer. Les études abstraites & profondes qui font les délices de certains esprits, & qui les tiennent éloignés du commerce de leurs concitoyens, les rendent étrangers dans la société. Il est certain que s'ils pratiquoient un peu le monde, on remarqueroit autant de délicatesse que de solidité dans leurs Ouvrages.



V.

De quelques Auteurs.

J'ADMIRE *Homere* jusques dans les endroits où on l'accuse de radoter un peu. Je ne crois pas l'admirer, parce que je raisonne bien; mais je crois raisonner bien, parce que je l'admire. Quelques-uns prétendent tourner en ridicule ce pere de la Fable, qui n'est pas moins le pere du bon sens.

Ses fictions sont autant d'emblêmes ingénieux, qui sous un dehors bizarre, cachent les secrets les plus mystérieux de la nature, les préceptes les mieux raisonnés de la morale, & les plus utiles maximes de la politique. Tout le monde n'a pas l'esprit assez pénétrant pour débrouiller le sens admirable de ses Fables.

Ciceron n'est jamais plus élevé que lorsqu'il entreprend de louer quelqu'un. Quelle noblesse ! Quelle dignité ! soit lorsqu'il fait l'éloge de la clémence & de la valeur de *Cesar*, soit lorsqu'il raconte les aimables qualités du Roi *Dejotarus*, soit qu'il loue *Milon*, le Poëte *Archias*, ou enfin tous ceux dont il a défendu la cause. Quelle grandeur d'idées, de sentimens & d'expressions dans son Oraison en faveur de *Pompée* ! Il semble en effet que *Ciceron* est un Orateur différent lorsqu'il loue, de ce qu'il est lorsqu'il ne fait qu'exposer ou raisonner, tant il s'éleve, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même.

Cesar faisant la guerre aux Germains, décrit les mœurs des Germains ; quelques pages de *Cesar* sur cette matiere font des volumes.

Tacite fait un Ouvrage exprès sur les mœurs des Germains ; il est court cet Ouvrage, mais c'est l'Ouvrage de *Tacite* qui abbrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout.

Un Ancien disoit que l'on doit considérer, eu égard à la postérité, tout ce que les Auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais été commencé. On ne doit pas juger ainsi des Pensées de M. *Pascal*. Il me semble qu'on auroit tort de supprimer ses admirables productions, quoiqu'elles ne puissent recevoir leur perfection, non plus que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Les Pensées de *Pascal* ne sont, il est vrai, que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit. Elles ne laissent pas

d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences, mais elles produisent leurs fruits en même-temps qu'elles sont repandues. Si ces diamans bruts épars çà & là jettent tant d'éclat & de lumiere, combien n'auroient-ils pas ébloui, si ce sçavant Ouvrier avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre ? Il semble que cet homme incomparable voit les conséquences des choses dans leurs principes.

Lemaître, supérieur à tous ceux qui l'ont précédé dans la brillante & pénible carriere du Barreau, lutte sans cesse contre les défauts de son temps. Il est comme le restaurateur de son Art; s'ils échoue contre les écueils, le grand homme ne s'éclipse jamais.

Patru, plus correct que *Lemaître*, annonce mieux le goût. Il polit adroitement tous les matériaux qu'il emploie. Il use des dépouilles des Anciens comme d'un bien qui lui appartient.

Erad ne manque presque jamais les

les impressions qu'il veut faire naître. Ses Plaidoyers devroient être lus plus souvent qu'ils ne le sont.

Gillet abondant, inimitable dans les portraits qu'il frappe, ne laisse à désirer qu'un peu plus d'égalité. Son Discours sur la langue Françoise me paroît un chef-d'œuvre.

Terrasson attache & plaît même souvent jusques dans ses négligences.

Cochin semble formé de l'ame de *Demosthene* & de celle de *Ciceron*. Il varie scrupuleusement le style de ses Plaidoyers, mais le style simple en fait toujours le fond. Il reçoit les ornemens qui peuvent l'embellir sans le farder, & les traits sublimes qui peuvent le relever sans l'étouffer. C'est toujours de la nature & de l'intérieur de sa cause que *Cochin* semble tout tirer. On diroit que ce n'est pas son génie qui s'étend & qui s'éleve, mais plutôt l'intérêt de l'honneur, de la vérité & de la justice

qui l'inſpire & l'enflamme. Dans une ſeule Cauſe (c'eſt celle de M. le Marquis de *Hautefort*,) *Cochin* ſemble avoir épuiſé toutes les couleurs que l'éloquence emploie pour varier & animer ſes figures. C'eſt un génie dont la netteté brille dans les matieres les plus embrouillées, la fécondité dans les plus arides, l'invention dans les plus communes; il eſt grand ſans excès, hardi ſans témérité, enjoué ſans licence, plein ſans enflure: *Magna non nimia, ſublimia non abrupta, læta non luxurioſa, plena non tumida.*

Tous les Ouvrages de *Boſſuet* ſont marqués au coin du génie; mais il met beaucoup plus de force dans ſes penſées que d'élegance dans ſon ſtyle.

Flechier a plus d'art que de génie. Il a moins réuſſi dans ſes Panégyriques que dans ſes Oraiſons Funébres. Dans les premiers, ſon éloquence eſt moins abondante & moins ſublime. La pureté du langage, l'élégance des tours,

la fleur des expressions, le piquant, &, pour ainsi dire, l'ingénieux des pensées, font son principal merite. On lui reproche trop d'uniformité dans ses figures, trop de symétrie dans ses périodes, & en général trop d'affectation.

V... ce personnage fameux, qui joue depuis long-temps un rolle singulier dans les différentes Cours de l'Europe, a pris lui-même trop de soin de se faire connoître, pour que j'entreprenne de parler ici en détail des qualités de son cœur, & des productions de son esprit. Il y auroit beaucoup de partialité, pour ne pas dire d'injustice, à lui refuser des talens & du génie. Mais il faut convenir aussi qu'en fait d'Ouvrage, le mérite le plus vanté n'est pas toujours le plus digne de l'être. L'extrait d'un *Parallele du Lutrin & de la Henriade*, qui me tomba entre les mains, il y a quelques années, suffira pour prouver cette vérité

à tout Lecteur raisonnable. Pour faire un Poëme épique, V.... auroit dû choisir, à l'exemple d'*Homere* & de *Virgile*, non une suite d'aventures liées seulement parce qu'elle se suivent dans le récit, mais une seule action ; en concerter les principes, les moyens, la fin ; lui donner une même ame répandue dans tout le corps. Rien au monde n'est si frivole que le fond du *Poëme du Lutrin, par Boileau* ; cependant tout y est arrangé, lié. Il y a une seule ame dont l'impression fait agir tous les ressorts de l'entreprise. C'est le ressentiment de la discorde qui remue les hommes, les conduit, les anime, les rassure dans le besoin ; ils ne sont que ses instrumens. Mais comme elle n'auroit pas assez montré l'opiniâtreté de sa vengeance, si elle n'avoit pas eu des obstacles à combattre & à vaincre, le Poëte a supposé la mollesse & la nuit qui s'opposent aux desseins de la discorde. Cependant celle-ci

triomphe malgré les deux divinités, & il ne faut pas moins que la piété & la justice pour l arrêter dans ses progrès. L'action est une, simple : c'est un Lutrin rétabli & renversé par esprit d'animosité : tout tend à ce seul point, tout y est lié ; & si le dénouement arrive par un Dieu, c'est que la querelle étoit formée par une divinité, la Discorde. D'ailleurs il étoit naturel que la piété & la justice jugeassent un démêlé de Chanoines, & donnassent la paix aux vainqueurs & aux vaincus. Dans la Henriade, l'Auteur fait commencer une action par un Prince, & la fait finir par un autre : l'un est d'un caractère foible, l'autre d'un caractère grand. Quelle gloire pour un héros d'exécuter ce qu'un Prince médiocre avoit entreprit ! En général il paroit que la Henriade est un Ouvrage où il y a plus d'esprit que de génie, plus de brillant, plus de coloris que de dessein, plus d'histoire que de poë-

fie. L'Auteur a bien vû l'irrégularité de l'Ouvrage ; mais effrayé de la dépense, s'il eût fallu le réfondre, il a mieux aimé y coudre ses morceaux brillans, y jetter quelques liaisons artificielles pour déguiser ses défauts, & réparer en quelque sorte le vice de l'Architecture. Mais ces Additions ont donné plus d'étendue à l'édifice, sans le rendre plus régulier. On trouve néanmoins dans la Henriade des Vers très-bien faits, très-harmonieux, des descriptions très-touchantes ; par exemple, le Tableau de la retraite du sage Vieillard & son discours. La mort de *Coligny* est admirable. *Henri IV* raconte, on ne peut pas mieux, la bataille de *Coutras*, à quelques Vers près, où il fait son éloge habilement, après avoir fait le modeste. L'Auteur a dû être content, (& de quel de ses Ouvrages ne l'est-il point ?) De la peinture qu'il a faite des Courtisans. Il y a encore dans le quatriéme Livre des morceaux qu'il a travaillés avec

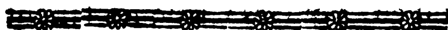
complaisance, comme celui de la Discorde qui va trouver la Politique à *Rome*. On ne pardonne pas à V... de s'en prendre aux Chefs de l'Église quelques Vers après ; il auroit dû jetter un voile respectueux sur cette partie, parce qu'il n'est pas sensé de décrier une Église dans le giron de laquelle il veut ramener son héros. Il étoit sans doute à Londres, quand il fit l'édition sur laquelle on a fait cette critique. On peut encore citer comme quelque chose de beau le départ de *Jacques Clement* pour aller assassiner le Roi. Le crayon du siécle de Louis XIV dans le septiéme Chant est digne d'un grand Maître. La bataille d'*Ivri* est fort belle. Le neuviéme Livre a des endroits charmans : il semble même que V... ait plus de facilité à réussir dans le gracieux & le doux qu'ailleurs. Enfin ce Poëme est partout étincellant, & s'il n'éclaire point, au moins il éblouit. Si l'Auteur, au lieu de s'amuser à

travailler *la Princesse de Navarre*, à composer ses *Lettres Philosophiques*, à mettre au jour *le Temple du Goût*, à répandre dans le Public des *Libelles* contre ses prétendus ennemis, & a réduire *Newton* à la portée de tout le monde, se fut remis de bonne grace à refondre & à rebâtir sa Henriade, après tous les avis qu'on lui a donnés, toutes les lumieres qu'il a acquises, toutes les facilités que l'usage & l'habitude d'écrire, de penser & de sentir lui ont procurées, il auroit peut-être fait un Ouvrage digne d'aller à côté de ceux qu'on estime le plus.

J'ai lu & entendu dire souvent: *On ne critique que les bons Ouvrages, c'est même leur donner un degré de bonté qu'ils n'avoient pas.* Il s'ensuivroit de ce raisonnement, ou que tous les Ouvrages de V... qui ont essuyé souvent la censure la plus amère, sont bons, ou que tous les Écrits de Fontenelle, qui ont obtenu dans tous les temps les éloges les plus distin-

gués, sont mauvais. Fausses conséquences ! Cousultons le sentiment des Auteurs. En est-il parmi eux à qui les Critiques fassent plus de plaisir que les applaudissemens ? L'amour propre, dont l'empire se fait sentir dans tous les hommes à chaque instant, démentiroit leur aveu. Il est donc vrai de dire que moins un Ouvrage prête à la satyre, plus il doit être excellent ; que plus un Auteur entraîne les suffrages du grand nombre, moins il doit avoir mauvaise idée de ses productions. Celles de Fontenelle lui ont attiré autant de partisans, que celles de V... lui ont suscité d'antagonistes : mon dessein au reste n'est pas d'exalter l'un aux dépens de l'autre ; je conviendrai même que V... a le don de charmer & d'étonner ses Lecteurs, mais Fontenelle a le talent de les instruire & de captiver leur estime. Enfin pour critiquer comme il faut M. de V... & pour louer comme il convient M. de

Fontenelle, il faudroit avoir le caractère de l'un & l'esprit de l'autre.



VI.

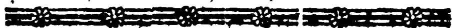
Des Rois.

LA puissance des Rois a été prise sur celle des peres; ils sont à l'égard de leur peuple ce que sont les peres à l'égard de leurs enfans : une nation est pour son Roi, ce qu'une famille est pour son chef; le respect & l'obéissance sont l'hommage des peuples, la vigilance & l'amour sont l'ame des Rois : la soumission des uns & l'autorité des autres feront leur durée & leur bonheur.

Ce n'est pas sans raison que les Anciens ont dit dans leurs Écrits que les peuples seroient heureux, quand les Rois seroient Philosophes, parce que la philosophie changeroit le Héros le plus sanguinaire & le plus cruel en un Héros humain & pacifique, &

le Prince borné, en un Prince éclairé.

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, est un lion qui céde à la main qui le flatte ou qui l'appaise : celui qui craint la Religion ou qui la hait est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jetter sur ceux qui passent : celui qui n'a point du tout de Religion est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire & qu'il dévore.



VII.

De la Cour.

LA Cour, ce riant séjour des plaisirs, ce centre fameux où toutes les passions se réunissent, est le rendez-vous choisi des objets les plus propres à séduire les sens ; c'est là qu'entraînée par le torrent de la coutume, l'ame se trouve enveloppée d'un tourbillon d'a-

musemens où son innocence lui échappe, presque sans qu'elle s'en apperçoive ; c'est là que dans un chaos, que l'on ne débrouille pas aisément, on voit sortir du sein de la mollesse des femmes qui étalent avec art l'éclat dangereux de leurs charmes ; c'est là que plus d'un Courtisan séducteur, tente adroitement par ses leçons voluptueuses d'amollir le cœur des Princes même.

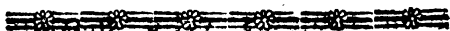
Le monde est semé de piéges & d'écueils contre lesquels l'innocence vient souvent se briser. Mais les plus pressans dangers viennent d'eux-mêmes s'offrir à la Cour ; le monde est le théâtre de la séduction, mais c'est à la Cour qu'elle éleve son trône, & qu'elle exerce son empire.

A la Cour l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparoît. La politesse, qui naît de l'envie de se distinguer, & qui

flatte autant ceux qui sont polis que ceux à l'égard de qui ils le sont, est naturalisée à la Cour. Tel accable de caresses celui dont il machine la perte en secret. Ainsi à la Cour on devroit avoir toujours cette maxime présente à l'esprit : *Che ti fa piu carezze che non suole, o ta ingannato, o ingannar ti vuole.* On respecte en apparence ceux pour qui on a un mépris effectif. On témoigne de la complaisance à un rival qu'on déteste intérieurement. Le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens ; l'emporté se couvre du manteau de la douceur ; l'homme intéressé fait l'apologie de la générosité, le traître celle de la fidélité, l'ingrat l'éloge de la reconnoissance.

Les femmes ont peu de retenue dans les Monarchies, parce que la distinction des rangs les appellant à la Cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté, qui est le seul qu'on y tolére ;

chacun se sert de leurs agrémens & de leurs passions pour avancer sa fortune ; & comme leur foiblesse ne leur permet pas l'orgueil, la vanité, le luxe y regne toujours avec elles.



VIII.

Des Courtisans.

UN Courtisan est un homme qui ne blâme rien en général & n'approuve rien en particulier ; qui ne dit jamais tout ce qu'il pense, & pense rarement ce qu'il dit ; qui parle au Ministre avec liberté en public, & tremble tête à tête avec lui ; qui protége en apparence, & n'oblige presque jamais ; qui dans le plus grand desœuvrement conserve l'air occupé & distrait ; qu'un regard du Souverain enyvre ou confond, qu'un mot éleve ou fait disparoître. Enfin l'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la

vérité, la flaterie, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagemens, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du Prince, l'espérance de ses foiblesses, & plus que tout cela, le ridicule perpétuel jetté sur la vertu, font le caractère de la plûpart des Courtisans, marqué dans tous les lieux & dans tous les temps.

Le Courtisan s'étudie à cacher son déréglement sous des dehors réglés, le petit Maître fait vanité de paroître encore plus déréglé qu'il n'est; l'un pense beaucoup avant que de parler, l'autre parle beaucoup & ne pense guéres; l'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après lui; le Courtisan témoigne de la complaisance à un rival qu'il déteste intérieurement, le petit Maître ne cache ni l'amitié ni le mépris qu'il a pour quelqu'un. Le langage du Courtisan est poli, flatteur, insinuant, celui du petit Maître est vain, familier & peu réflechi.

Les vieux Courtiſans qui ont paſſé preſque toute leur vie dans l'antichambre des Rois & des Miniſtres, ſont comparables à ſaint Siméon le Stylite, qui demeura, dit-on, vingt ans en méditation ſur une colonne de trente pieds de haut.



IX.

Des grands Seigneurs.

UN grand Seigneur eſt ordinairement un homme qui a des ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

Qu'un grand Seigneur qui paroît vous honorer de ſa protection vous reconnoiſſe capable de lui rendre des ſervices, de ſatisfaire ſon intérêt particulier, il tâchera de vous attacher à lui. Acceptez ſes offres, vous en ferez

rez la dupe; refusez-les, il tiendra des discours desavantageux sur votre compte; il renversera même vos projets de fortune, s'il en est instruit, parce que son rang lui assure l'impunité.



X

De la Religion.

L'HOMME pieux & l'athée parlent toujours de Religion; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre de ce qu'il craint.

Il est impossible que nous supposions que les Negres soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commenceroit à croire que nous ne sommes pas nous-même chrétiens.

La force des loix humaines vient de ce qu'on les craint, la force de la Religion vient de ce qu'on la croit.

Pour qu'une Religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure; les hommes fripons en détail,

font en gros de trés-honnêtes gens, ils aiment la morale.

En fait de changement de Religion, les invitations font plus fortes que les peines.

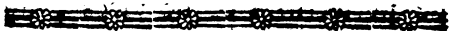
L'ignorance grossiére, la ſçience trop ſubtile nuiſent également en matiere de Religion, L'eſprit fort eſt plus qu'impie. il n'a point de Religion ; il attribue tout au cours de la nature ; & le cours de la nature qu'il devroit attribuer à quelqu'Etre indépendant, il l'attribue au hazard, au deſtin, à une certaine néceſſité dont il ne veut point admettre d'origine.

Un homme ſans Religion eſt non ſeulement dangereux mais encore mépriſable ; il ne mérite la confiance de perſonne.

La Religion doit être l'objet principal & l'unique fin de l'homme ; elle eſt l'appui des familles, des trônes, des empires. Le bouleverſement général que produiſent le libertinage & l'impiété, eſt une preuve de la néceſſité d'u-

ne Religion. La nation qui en admet indifféremment plusieurs, fait penser qu'elle n'en a point; elle est ordinairement fertile en révolutions.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas toujours extrême; mais dans celles que nous avons sur la Religion, comme par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vrai; nous nous indignons contre ceux qui, au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.



X I.

De l'Homme.

C'EST une chose étrange que l'Homme qui s'aime soi-même plus que toute chose, veuille connoître toute chose plutôt que soi-même. S'il pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit

pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité où sa raison se perd. Les Hommes, au plus haut point de leur perfection, sont toujours des Hommes foibles, inconstans, sujets à l'erreur & aux miseres humaines; enfin des êtres très-imparfaits: ils se dépouillent souvent de bien des préjugés reçus, pour en adopter de plus extravagans. Dans l'Homme tout est borné, si on le regarde par rapport à Dieu; dans l'Homme tout est infini, si on le compare aux autres créatures. Il se trouve dans l'Homme un mélange singulier de perfections & de vices, de force & d'impuissance, de grandeur & de foiblesse, de talens & d'ignorance: on vante l'excellence de son esprit, la profondeur de ses connoissances, la fidélité de sa mémoire, le nombre de ses talens, tout cela doit être le sujet de son admiration & non le fondement de son orgueil. L'orgueil naît en l'Hom-

me de l'idée trop avantageuse qu'il s'est formée de son prétendu mérite : il ne faut donc pour remédier à l'orgueil que s'apprécier soi-même avec justesse, mais qu'il est difficile de se peser exactement quand on tient soi-même la balance.



XII.

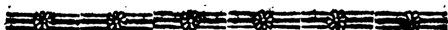
Du Mariage.

LA continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espéce. C'est une régle tirée de la nature ; moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages. Quelques soient les avantages qu'on trouve dans le mariage, ils ne valent pas souvent celui d'en être privé.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme, mais souvent le mari est cause que la femme a tort. La plûpart des maris, par leurs soupçons impertinens, & leur brus-

querie envers leurs femmes ; font à la fin devenus ce qu'ils appréhendoient d'être. La vie d'un jaloux se passe à chercher un secret dont la découverte détruit sa félicité.

La communauté des biens entre le mari & la femme est très-convenable dans le gouvernement Monarchique, parce qu'elle intéresse les femmes aux affaires domestiques, & les rapelle, comme malgré elles, au soin de leur maison.



XIII

Des Femmes.

IL est contre la raison & contre la nature que les Femmes soient maîtresses dans la maison, mais il ne l'est pas qu'elles gouvernent un empire ; dans le premier cas, l'état de foiblesse où elles sont ne leur permet pas la prééminence ; dans le second, leur foiblesse même leur donne ordinairement plus de douceur & de modération.

C'eſt un des avantages des charmes de la jeuneſſe dans les Femmes, que dans un âge avancé, un mari ſe porte à la bienveillance par le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés.

La deſtination des Femmes eſt de plaire, d'être aimables & d'être aimées ; ceux qui ne les aiment point ont encore plus de tort que ceux qui les aiment trop.

Il y a des Femmes qui ſous prétexte d'avoir l'inclination ſolitaire, cherchent volontiers des routes écartées, où elles ſe ſervent mutuellement de guide pour s'égarer.

L'air indécent de certaines Femmes annonce qu'on en peut facilement triompher.

Une jeune perſonne qui n'a d'autre patrimoine que l'eſpérance de plaire eſt bien embarraſſée. Quel parti prendre pour réuſſir dans le monde ? Eſt-elle ſimple ? on s'en dégoute ; prude ? on la fuit ; coquette ? on l'abandonne. Pour bien faire, il

faudroît qu'elle fût ſimple, prude & coquette tout enſemble : la ſimplicité attire, la pruderie retient, & la coquetterie amuſe.

Notre liaiſon avec les Femmes eſt fondée ſur le bonheur attaché aux plaiſirs des ſens, ſur le charme d'aimer & d'être aimé, & ſur le déſir de leur plaire, parce que ce ſont des Juges très-éclairés ſur une partie de choſes qui conſtituent le mérite perſonnel. Ce déſir général de plaire produit la galanterie, qui n'eſt point l'amour, mais le délicat, mais le leger, mais le perpétuel menſonge de l'amour.

Les Femmes pardonnent ce que les mouvemens de tendreſſe font hazarder ; mais elles ne pardonnent point (du moins extérieurement) les témérités qui ne ſon fondées que ſur la facilité qu'on ſe promet de trouver auprès d'elles.

Il eſt bien difficile que la méchanceté du Public reſpecte une liaiſon intime & fondée ſur le

goût

goût de la vertu entre des personnes de différens sexe.

On ne parle pas assez des Femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas. Nous ne parlons pas de celles qui nous sont indifférentes, nous sommes prévenus pour celles que nous aimons & contre celles dont nous n'avons pû nous faire aimer.

Pourquoi est-il plus honteux à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour ? S'il est vrai que les Femmes soient plus foibles que les hommes, leurs chûtes devroient être plus pardonnables.

La dépravation est telle aujourd'hui que plus une Femme est estimable, plus on la trouve ridicule. Je ne dis pas que ce soient les Femmes seules qui lui fassent cette injustice (cela seroit tout simple) mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est que ce sont les hommes, eux qui leur demande sans cesse des sentimens.

La plûpart des Femmes sont plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur, & telle seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette qu'avec un amant. Cela ne doit point surprendre ; la premiere vertu, selon elles, est de plaire, & malheureusement pour plaire aux hommes, la beauté est souvent un moyen plus sûr que la sagesse : il est vrai que la beauté ajoute beaucoup au mérite d'une Dame, & qu'il ne faut pas moins qu'un mérite éminent pour rendre la laideur supportable.

La vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemis irréconciliables ; une Femme qui sçait les allier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu des Femmes encore plus que le beauté.

La servitude des Femmes est très-conforme au génie d'un État despotique qui aime à abuser de tout. On est bien plus heureux

de vivre ſous des Gouvernemens qui permettent qu'on ſe communique, où le ſexe qui a le plus d'agrément ſemble paret la ſociété, & où les Femmes ſe reſervant au plaiſir d'un ſeul, ſervent encore à l'amuſement de tous.

La cloture des Femmes (en Orient) ſuit naturellement de la poligamie, l'ordre domeſtique le demande ainſi; un débiteur inſolvable cherche à ſe mettre à couvert des pourſuites de ſes créanciers. On trouve des mœurs plus pures dans les divers États d'Orient, à proportion que la cloture des Femmes y eſt plus exacte. C'eſt pour cela que dans les Empires du Turc, de Perſe, de Mogol, de la Chine & du Japon, les mœurs des Femmes ſont admirables. On ne peut pas dire la même choſe des Indes: à Patane la lubricité des Femmes eſt ſi grande, que les hommes ſont contraints de ſe faire de certaines garnitures pour ſe mettre à l'a-

bri de leurs entréprisés. Il y a des climats où le phisique a une telle force, que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une Femme, les tentations seront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle; dans ces Pays au lieu de preceptes, il faut des verroux.

Une Femme galante traite les les hommes comme un habile joueur d'échets en use avec ses pions; elle ne s'attache pas assez à un seul, pour n'avoir par l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

Les Femmes sont comme des enigmes, & en général elles ont cela de commun avec les enigmes, qu'elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

Les Femmes en général aiment mieux les Tragédies que les Comédies. En voici peut-être la raison, dit M. Pope c'est que dans les Tragédies leur sexe, pour l'ordinaire, est adoré, déifié; au lieu que dans les Comédies, il est tourné en ridicule.

XIV.

De la Beauté.

LA Beauté eſt un grand don de la nature & ſert à l'homme d'une forte recommandation dans le monde. Elle a, comme l'aiman, une vertu ſecrette qui attire l'admiration des mortels, & particuliérement du ſexe, qui conſidere rarement ce qu'un vaſe contient, pourvu qu'il ſoit d'une belle porcelaine : cependant cela n'eſt pas toujours vrai, car ſouvent : *Non e bello, quel ch'e bello, ma quel, che piace.*

XV.

Du Naif

LE Naïf, cette expreſſion vive du ſentiment, dont le propre eſt de ſe peindre lui-même auſſi rapidement au dehors, qu'il a été vivement conçu au dedans, n'eſt point du reſſort de l'art : tel que cette rougeur

ingenue, qui tout-à-coup, & ſans le conſentement de la volonté, trahit les mouvemens ſecrets d'une ame encore neuve: le Naïf échappe ſans qu'aucune réflexion l'ait préparé ou l'accompagne, il ne peut-être ni commandé ni retenu.

XVI.

Du Plaiſir.

VOULOIR ſe ſouſtraire au Plaiſir, c'eſt une chimére: lui obéir en eſclave, c'eſt ſe dégrader.

Il y a plus de danger à ſe livrer entiérement au Plaiſir, qu'à s'en priver tout-à-fait; l'un & l'autre ſont contre la raiſon.

On diſtingue les Plaiſirs de l'ame de ceux des ſens, mais ces derniers ne ſont pas toralement indépendans des autres, & l'on ne peut, je crois, avoir aucune ſatisfaction où l'ame n'ait aucune part.

XVII.

Des Passions.

LA Passion étant une affection de l'ame, dépendante du caractere, il n'est pas libre d'avoir ou de n'avoir pas des Passions, parce que l'ame n'est pas la maîtresse de recevoir ou de ne pas recevoir une impression; mais la liberté de l'ame consiste à consentir ou à ne pas consentir à l'effet de cette impression : cette liberté est donnée à tout le monde.

Nous éprouvons d'ailleurs des passions dès la plus tendre enfance; nous sentons avant que de penser. Ce sont donc des présens de la nature, ou pour mieux dire des dons de Dieu : car le Philosophe n'entend autre chose par la nature, que la main bienfaitrice du Tout-puissant. Or Dieu n'a point fait sans doute à ses créatures des présens empoisonnés; nos Passions sont donc innocentes dans leur principe, mais notre raison doit en régler l'usage.



XVIII

De l'Amitié.

TOUT ce qui est parfait est rare, l'Amitié exige trop de perfections pour être commune.

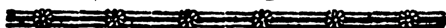
L'estime ne fait pas toujours naître l'Amitié, & l'amour n'inspire pas toujours de l'estime.

Un ami inutile est comme une belle Maison de Campagne dont on ne tire aucun revenu, mais qui coûte beaucoup à entretenir.

Les amis de notre siécle ne ressemblent pas mal à la fausse monnoie, ils en ont le brillant & le peu de la valeur.

Un ami d'une humeur inégale est comme un bon mets mal apprêté. La simpathie forme l'amitié, la complaisance la nourrit, la droiture du cœur la conserve; mais la grande familiarité qui ouvre la porte à l'amour, la ferme souvent à l'Amitié, ou du moins l'affoiblit beaucoup, & une foible Amitié n'en mérite plus le nom.

Quoique l'Amitié ne ſoit point intéreſſée, les ſoins officieux lui plaiſent ; les bons offiçes ſont pour les amis ce que ſont les careſſes aux amans, non des motifs pour commencer à s'aimer, mais des raiſons pour s'aimer davantage, ſemblables à l'haleine du vent qui n'engendre pas la flamme, mais la rend plus ardente.



XIX

De l'Amour.

L'AMOUR cauſe d'étrange métamorphoſes, la fierté s'humaniſe, la dévote écarte ſes ſcrupules, la prude ne ſauve que les apparences, la farouche ne l'eſt point dans le particulier, l'indifférente ne l'eſt qu'un temps.

Un leſte équipage & une grande magnificence, deux articles qui font faire autant de chemin en amour que le vrai mérite.

L'Amour ne ſeroit plus A-

mour., s'il ne se plaisoit à renverser les fortunes de son empire.

L'Amour est plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'Amour naît brusquement & s'évanouit de même. L'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'Amour s'attache aveuglement, l'amitié est éclairée dans ses choix : l'Amour entraîne les dégouts, il est sujet aux révolutions ; l'amitié est audessus des caprices, elle n'est sujette qu'à des rares & de legeres vicissitudes. L'Amour se réfroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs ; l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amitié est sage, tranquille, attachée à la modération ; l'Amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse. L'Amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte, mais moins forte qu'un homme.

Quoique l'Amour ne soit ordinairement qu'une folle passion, c'est lui qui rend le cœur moins farouche, le carectere plus liant, l'humeur plus complaisante. On s'accoutume en aimant à plier sa volonté au gré de la personne chérie ; on contracte par-là l'heureuse habitude de commander à ses désirs, de les maîtriser & de les réprimer, de conformer son goût & ses inclinations aux lieux, aux temps, aux personnes.

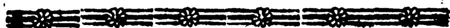
Il est une sorte de jalousie, compagne inséparable d'un amour vif & délicat, elle n'exclud pas l'estime & n'est point injurieuse. On craint de perdre l'affection de ce qu'on aime, parce qu'on en connoît le prix ; on craint de déplaire à l'objet aimé, sans le soupçonner d'inconstance ; on craint son réfroidissement, mais on est sûr de sa fidélité. Cette tendre apréhension est un aiguillon efficace qui réveille l'Amour, le rend actif & prévenant ; sans ce

secours il languiroit par trop de sécurité.

Dans l'Amour on se connoît parce qu'on s'aime : dans l'amitié on s'aime parce qu'on se connoît.

Deux amans se cachent mutuellement leurs défauts & se trahissent ; deux amis au contraire se les avouent & se les pardonnent

On ne parle plus du bonheur qu'on a d'avoir une maîtresse ; on jouit davantage de celui qu'on a de posséder un ami.



XX.

Des Physionomies.

IL n'est pas plus nécessaire d'être grand Physionomiste pour deviner la qualité de l'esprit par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils sont marqués jusqu'à un certain point, qu'il l'est d'être grand Médecin, pour connoître un mal accompagné de tous ses symptomes évidens. Exa-

minez les portraits de *Locke*, de *Boerhaave*, de *Montesquieu*, de *Maupertuis*, &c. vous ne serez point surpris de leur trouver des Physionnomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous distinguerez toujours le beau du grand génie, même souvent l'honnête homme du fripon.

On a remarqué, par exemple, qu'un Auteur célébre réunit dans son portrait l'air d'un filou avec le feu de Promethée.

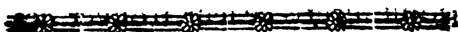


XXI.

Des Consolations.

IL n'y a rien de si affligeant que les Consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du destin, & du malheur de la condition humaine; c'est se mocquer de vouloir adoucir un mal par la considération que l'on est né misérable; il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions, &

traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.



XXII.

De la Raillerie

C'Est entre les égaux que la Raillerie est permise ; c'est alors un jeu d'esprit innocent, un ingénieux combat dont le sort changeant & mobile amuse agréablement, & pourvu que les combattans soient à-peu-près de même force ; car railler quelqu'un qui n'a pas reçu du Ciel le don de la repartie, c'est lâcheté. La Raillerie même entre égaux doit être rare, délicat & modérée ; elle ne doit relever que des fautes légeres, dont la conviction n'entraîne point avec soi le deshonneur & l'infamie, & ne fasse point à l'amour propre une plaie trop sensible.



XXIII.

De la Société.

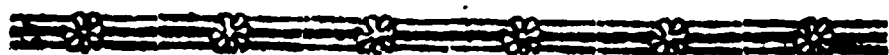
BANNISSEZ de chez vous les gens sans politesse, sans mœurs, sans délicatesse & sans goût ; écartez aussi les dévotes & les précieuses, les pédans & les petits maîtres, ce qui vous restera pourra former la bonne compagnie ; ce sera une Société de gens de bien, d'une humeur facile & liante, où la vertu, le bon ordre & les bienséances seront toujours respectées. On y fera un fond commun d'enjouement & d'esprit ; la liberté y aura place ; la licence en sera exclue ; on y admettra le plaisir sans en bannir la sagesse.

XXIV.

De la Réputation.

L'AMOUR de l'estime & des applaudissemens se fait connoître en nous dès l'enfance ; le

désir d'une bonne Réputation naît, pour ainsi dire, avec nous, c'est le cri de la nature; la Réputation satisfait même le sage; tout le reste est vain & frivole à ses yeux; les richesses sont un écueil dangereux pour la vertu; les plaisirs deviennent très-souvent des amusemens coupables, & les talens une source féconde de jalousie & haine; la vie même n'est qu'un songe qui s'évanouit dans un instant. Mais la Réputation est bien durable & flatteur; elle nous reproduit, pour ainsi dire, dans les lieux où nous ne sommes point.

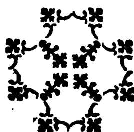


XXV.

De la Calomnie.

LE but du Calomniateur est de jetter un ridicule sur le mérite & la vertu : de ses lévres découle un poison funeste; son silence même est souvent plus meurtrier que ses discours; il paroît quelquefois sincere dans ses

ſes démarches, dans le fond c'eſt un monſtre dont on doit fuir la préſence. Il loue ſouvent en face ceux qu'il déchire en ſecret ; c'eſt un ſerpent qui aiguiſe ſes traits dans le ſilence pour percer dans l'obſcurité ; c'eſt le fléau des ſociétés, parce qu'il n'en reſpecte point les plus fermes appuis. Il tient le diſcours inſenſé de ce Lacédémonien, qui diſoit : *Qu'éta t homme libre, on ne pouvoit lui conteſter le droit de mentir.* Ici la Calomnie triomphe du vertueux *Socrate ;* là elle mene devant un Tribunal ſévére *Scipion innocent* ; ailleurs elle expoſe au mépris les mœurs pures de *Caton ;* par elle *Ariſtide* eſt condamné à l'exil. En faut-il davantage pour rendre ce vice odieux à tout le genre humain ?



XXVI.

De la Vertu.

QU'EST-CE que la Vertu ? C'eſt la fidélité conſtante à remplir les obligations que la raiſon nous dicte ; & queſt-ce que la raiſon elle-même ? C'eſt une portion de la ſageſſe divine dont le Créateur a orné nos ames pour nous éclairer ſur nos devoirs.

La place naturelle de la Vertu eſt auprès de la liberté, mais elle ne ſe trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la ſervitude.

Je ne puis croire, comme quelques-uns le prétendent, que les vices concourent autant au bonheur de la ſociété que les Vertus. Ils produiſent à la vérité des événemens qui tournent quelquefois au profit de la ſociété, mais c'eſt toujours aux dépens de ſon bonheur qui ne peut réſulter que des Vertus.

XXVII.

Des Louanges.

ON doit être flatté des Louanges de ceux qui n'en donnent pas indifféremment à tout le monde.

Louer des gens en face, c'est supposer qu'ils aiment les Louanges ; louer à la face de toute la terre des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est impudence ; louer des Grands qui veulent être loués sans qu'ils songent à mériter de l'être, c'est lâcheté ; enfin faire métier de louer, c'est folie.

XXVIII.

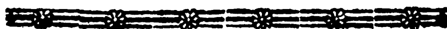
De la Flatterie.

IL n'étoit pas permis aux victorieux des jeux olympiques de se faire dresser des statues plus grandes que le naturel ; ceux qui avoient la direction des jeux, les

faisoient rompre, lorsqu'il s'en rencontroit quelqu'une ; ainsi la renommée brise la statue de ceux que la Flatterie éleve.

Je ne hais rien tant que la Flatterie, & je la prens aussi-bien que le mensonge pour le témoignage d'une ame basse.

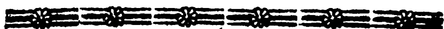
Tout le monde s'emporte contre la Flatterie, & personne ne se fâche sérieusement contre les Flatteurs.



XXIX.

De la Vérité.

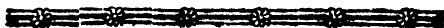
C'EST un pésant fardeau que celui de la Vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux Princes ; ils doivent bien penser que ceux qui le font y sont contraints, & qu'ils ne se résoudroient jamais à faire des démarches si tristes & si affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étoient forcés par leur devoir, leur respect & même leur amour.



XXX.

Des Athéniens.

LEs Athéniens étoient effrontés, babillards, fanfarons, éloquens, menteurs & braves, c'étoient les Gascons de la Gréce. Ils se croyoient fort au-dessus des Lacédémoniens, qui n'avoient pour eux en récompense que de la haine & du mépris.



XXXI.

Des Lacédémoniens.

LEs Lacédémoniens ne ressembloient pas mal aux Normands d'aprésent : ils étoient du pays de sapience. Penser beaucoup, parler peu, être dissimulé, fourbe, très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des procès, & regarder tous les Grecs avec dédain, voilà ce qui constituoit l'essence d'un habitant de Sparte.

XXXII

Des anciens Romains.

ON doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement tous les Peuples, ils ont renoncé à leurs uſages, ſi-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

La guerre leur étoit preſque toujours agréable, parce que par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la leur rendre utile.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur leur devinrent des vertus néceſſaires, & elles ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa partie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup par le travail immoderé des

soldats ; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale, on craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Ces hommes si endurcis étoient ordinairement sains ; on ne remarque pas dans les Auteurs que les armées Romaines qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

La principale attention des Romains étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la

ſupériorité ſur eux, & d'abord ils y mettoient ordre. La guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice ; enfin jamais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardieſſe.

Carthage qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du déſavantage ; l'or & l'argent s'épuiſent, mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſant jamais. Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloiens acquérir. Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulevement des Nations voiſines pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures ; mais Rome ne ſe conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux, elle ne ſe détermi-

terminoit que par sa gloire ; & comme elle n'imaginoit point qu'elle peut être, si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Je crois que la secte d'Épicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains : les Grecs en avoient été infatués avant eux, aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de son temps les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné.

Enfin la République fut opprimée, & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a davantage, & qui ne désire tout, que parce qu'il posséde beaucoup.

Qu'on voie dans l'hiſtoire de Rome tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage, ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres ? Quoi ! ce Senat n'avoit fait évanouir tant de Rois que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts ? On n'éleve donc ſa puiſſance que pour la voir mieux renverſée : les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains.

Voici en un mot l'hiſtoire des Romains ; ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes, mais lorſqu'ils y furent parvenus,

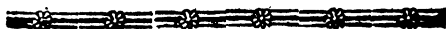
leur République ne put subsister, il fallut changer de gouvernement ; & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde, on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuelle de prospérités, quand ils se gouvernerent sur un certain plan, & une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques qui agissent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent ou la précipitent ; tous les accidens sont soumis à ces causes, & si le hazard d'une bataille, c'est-à-dire, une cause particuliere, a ruiné un État, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet État devoit périr par une seule bataille : en un mot l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non ſeulement par l'art de la guerre, mais auſſi par leur prudence, leur conſtance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorſque ſous les Empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur reſta, avec lequel malgré la foibleſſe & la tyrannie de leurs Princes, ils conſerverent ce qu'ils avoient acquis ; mais lorſque la corruption ſe mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Telle étoit la diſcipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux condamner à mourir leurs enfans, pour avoir ſans leur ordre gagné la victoire. Mais quand ils furent mêlés parmi les barbares, ils y contracterent un eſprit d'indépendance qui faiſoit le caractere de ces Nations, & ſi l'on lit les guerres de Baliſaire contre les Gots, on verra un Général preſ-

que toujours désobéi par ses Officiers.

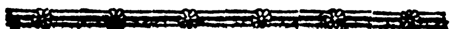


XXXIII.

Des Italiens.

ON peut dire en général que les Italiens d'aujourd'hui sont très-civils & très-sobres : les voyageurs se ressentent facilement de cette derniere qualité. Ils ont naturellement de l'esprit, de la disposition pour l'étude, pour les arts, pour le commerce, pour la guerre même, & sur-tout un goût supérieur à celui de toutes les Nations pour la Peinture & pour la Musique. Mais la mollesse & l'oisiveté rendent souvent inutiles les talens que la nature leur donne ; la fourberie, la perfidie & le soupçon ne sont point rares parmi eux. Leurs Prêtres sur-tout possédent au souverain degré l'art de se faire valoir & de parvenir à leur but; il y en a, dit-on, qui cachent

un désir de vengeances sous des apparences si trompeuses, qu'il est impossible de s'en appercevoir que quand le coup est porté. Il ne faut pas croire que les assassinats soient si communs en Italie que quelques Auteurs ont voulu le persuader. Les Italiens ont encore un penchant singulier pour la jalousie & pour l'amour ; mais cette derniere passion n'est-elle pas le foible de tous les hommes ?

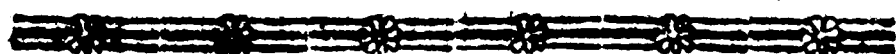


XXXIV.

Des Anglois.

LEs Anglois prennent leur parti brusquement & l'exécutent de même ; cela paroît par la quantité de gens qui se tuent eux-mêmes, & par le grand nombre de mariages inégaux qui se font parmi eux. On entrevoit en eux un petit reste de férocité, qui est le fond de leur ancien caractere ; ils tiennent quelque chose des diffé-

rentes Nations qui les ont subjugués. Ils boivent comme les Saxons ; ils aiment la chasse comme les Danois ; les Normans leur ont laissé la chicane & les faux témoins ; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les spectacles sanglans & pour le mépris de la mort. L'esprit de frivolité, si commun en France, commence à se répandre parmi eux ; ils pourront à la vérité acquérir par ce moyen des airs, des manieres & de façons qui seront plus de nôtre goût, mais ils perdront aussi l'habitude de penser & d'écrire profondément.



XXXV.

Des François.

LEs François ne parlent presque jamais de leurs femmes, c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux. Il y a parmi

eux des homme très-malheureux que personne ne console, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent, ce sont encore les maris jaloux : aussi n'y a-t-il pas de pays où ils soient en si petit nombre qu'en France. Un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se faire aimer d'un autre. Les François ne se piquent guères de constance ; ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours, que de soutenir qu'on se portera toujours bien. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils supposent qu'elle de son côté leur promet qu'elle sera toujours aimable ; & si elle manque à sa parole, ils ne se croient plus engagés à la leur. Le jeu est très en usage en France : le titre de joueur y tient même lieu de naissance. Les femmes qui

veulent ruiner leurs maris ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse, jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

Il y a des François fort singuliers qui ont un talent bien extraordinaire ; ce sont ceux qui sçavent parler sans rien dire, & qui amusent une conversation pendant deux heures de temps, sans qu'il soit possible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit: ces sortes de gens sont adorés des femmes.

On dit que l'homme est un animal sociable ; sur ce pied là il me paroît que le François est plus homme qu'un autre, c'est l'homme par excellence, car il semble être fait uniquement pour la société. Mais on remarque parmi eux des gens qui non seulement sont sociables, mais qui sont eux-mêmes la société universelle : ils

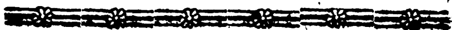
ſe multiplient dans tous les coins, & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville. On demande dans les Écoles, ſi un corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux, ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

XXXVI.

De l'Hiſtorien.

UN Hiſtorien doit ſe regarder comme un homme ſans préjugé, ſans patrie & ſans réligion : alors il eſt exact pour ne rien omettre de ce qui appartient à ſon ſujet ; judicieux, pour ne rien dire d'inutile ; pénétrant, pour découvrir les principes & les motifs qui ont mis en mouvement ceux qu'il repréſente, attentif, pour diſtinguer le vrai du vraiſemblable ; impartial, pour que ni l'éducation, ni linclination, ni la paſſion ne conduiſent jamais ſa plume ; modéré, ſage, circonſpect, pour ne rien blâmer

qu'autant que la probité le demande & que l'humanité le permet ; il doit être vif, éloquent & pathétique, même dans les descriptions ; net & précis dans les narrations ; vrai & élégant dans ses portraits ; juste & éclairé dans ses réflexions : son style doit être pur, clair, varié & naturel.



XXXVII.

De l'Histoire

LEs principaux avantages de l'Histoire sont de mettre sous nos yeux les choses passées, qui nous seroient sans son secours aussi cachées que les choses à venir : c'est l'Histoire qui nous fait remarquer le temps & le lieu où chaque action s'est faite ; c'est elle qui donne un frein aux passions des Grands, en leur faisant craindre la justice sévere des Historiens. Témoin cet Empereur Romain, qui pour dérober la connoissance de ses crimes au tribunal de l'Histoire, alla se cacher dans l'Isle

de *Caprée* ; c'est dans l'Histoire où les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & où ils viennent subir les jugemens de tous les peuples du monde ; c'est par l'Histoire que l'on découvre le lustre superficiel de la flatterie ; elle nous fait connoître les desseins, les succès, ou les infortunes des grands Hommes, les terribles revers de la fortune, l'origine, les progrès & la décadence des Lettres, des Arts, des Sciences, du Commerce, des Empires. Chacun peut encore regarder l'Histoire comme une Maîtresse tranquille, patiente, désintéressée, qu'on peut consulter à toute heure sans crainte d'être rebuté ou de donner à gauche. D'ailleurs ne faire cas de la naissance & des dignités que pour servir utilement sa patrie ; de la science & des talens, que pour éclairer les autres ; des richesses & du crédit, que pour soulager les

malheureux, pardonner à ses ennemis, préférer le bien public à tout, lui sacrifier son repos, sa fortune, sa vie même, s'il le faut; être fidéle à son Prince; être actif, integre, désintéressé, incorruptible dans les charges & les emplois, c'est dans ces nobles sentimens que nous affermit l'Histoire lue avec réflexion, & non par une simple curiosité.



XXXVIII

Des Loix

PARCOUREZ l'histoire des Nations, vous sentirez le besoin des Loix; elles sont la gloire & le soutien des Empires, ils ne sont jamais tombés qu'avec elles. Dès qu'elles viennent à perdre leur force & leur vigueur, il est nécessaire que ces grands corps, dont elles étoient les ames, périssent & se détruisent. L'extinction des Loix fait sur eux le même effet que la mort fait sur nous.

Il fut un temps où le droit étoit l'objet des connoissances de tous ceux qui se destinoient aux emplois civils, où l'on ne faisoit pas gloire d'ignorer ce que l'on doit sçavoir & de sçavoir ce que l'on doit ignorer, où la facilité de l'esprit servoit plus à apprendre sa profession qu'à la faire, & où les amusemens continuels n'étoient pas même l'attribut des femmes.

J'avoue que quand on jette les yeux sur les monumens de notre Histoire & de nos Loix, il semble que tout est mer & que les rivages mêmes manquent à la mer; mais tous ces écrits froids, secs, insipides & durs, il faut les dévorer, comme la Fable dit que Saturne dévoroit des pierres.

C'est le discours raisonné, vague & trop étendu sur chaque Loi qui forme dans la plupart des livres de Jurisprudence, le dédale des Loix, selon l'expression ordinaire; un Dictionnaire des Loix, l'ordre alphabétique,

seroit le vrai fil d'Ariadne qui romproit toutes les complications, les nœuds, le labyrinthe où se perd la chicanne.

Lorsqu'un peuple est corrompu par les Loix, le mal est incurable, parce qu'il est dans le remède même.

Pourquoi les gens de la Loi ont-ils noyé la droite raison, & l'équité dans un déluge de procédures, de formalités & de chicannes rafinées? C'est pour mettre à profit les démêlés de leurs concitoyens & s'enrichir par leurs mésintelligences.

Il n'en est pas des Loix primitives, comme de celles qui réglent les droits des particuliers, il faut avoir étudié celles-ci pour les connoître, elles ne sont écrites que dans les livres.

La liberté consiste principalement à ne pouvoir être forcé de faire une chose que la Loi n'ordonne pas. Toutes les fois que l'on défend une chose naturellement permise ou nécef-

faire, on ne fait que rendre malhonnêtes-gens ceux qui la font.

Les Loix des États Monarchiques ont tant de régles, de restrictions, d'extentions, qui multiplient les cas particuliers, qu'elles semblent faire un Art de la raison même.

S'il est vrai que le caractere de l'esprit & les passions du cœur soient extrêmement différents dans les divers climats, les Loix doivent être relatives & à la différence de ces passions, & à la différence de ces caracteres.

Si quelqu'un (Loi de Moyse) frappe son esclave & qu'il meure sous sa main, il sera puni; mais s'il survit un jour ou deux, il ne le sera pas, parce que c'est son argent. Quel peuple où il falloit que la Loi civile se relâchât de la Loi naturelle! Quand la Sagesse divine dit au peuple Juif, je vous ai donné des préceptes qui ne sont pas bons,

cela

cela ſignifie qu'ils n'avoient qu'une bonté relative : ce qui eſt l'éponge de toutes les difficultés que l'on peut faire ſur les Loix de Moyſe.

Le ſtyle des Loix doit être concis & ſimple , l'expreſſion directe s'entend toujours mieux que l'expreſſion réfléchie : les Loix ne doivent point être ſubtiles ; elles ſont faites pour des gens de moindre entendement ; elles ne ſont point un Art de Logique , mais la raiſon ſimple d'un pere de famille.

Les Loix inutiles affoibliſſent les Loix néceſſaires ; il ne faut point faire de changement dans une Loi ſans une raiſon ſuffiſante ; lorſqu'on fait tant que de rendre raiſon d'une Loi , il faut que cette raiſon ſoit digne d'elle ; en fait de préſomption , celle de la Loi vaut mieux que celle de l'homme : il faut éclairer l'hiſtoire par les Loix , & les Loix par l'hiſtoire.

Il y a cette différence entre les

Loix & les mœurs, que les Loix réglent plus les actions du citoyen, & que les mœurs réglent plus les actions de l'homme.

L'abus que les Magistrats peuvent faire des Loix, n'autorise personne à s'y soustraire ; ils ont eux-mêmes un Juge auquel ils sont soumis.

C'est un beau spectacle que celui des Loix féodales. Un chêne antique s'éleve, l'œil en voit de loin les feuillages : il approche, il en voit la tige, mais il n'en apperçoit point les racines ; il faut percer la terre pour les trouver.

La science du droit semble à présent toute reléguée dans les Écoles, où la teinture qu'on en prend est même si legere, qu'à peine l'esprit des Étudians peut en conserver quelque trace ; cependant soit qu'on considere la connoissance des loix par leur beauté, soit qu'on envisage leur utilité, & les besoins surtout qu'en ont les Juges, on est bien surpris de voir une science si

belle, si utile & si nécessaire abandonnée même par les Magistrats. En vain objectent-ils contre cette étude son immensité, il suffit que l'étude du Droit soit nécessaire, pour que tout Juge qui l'omet soit inexcusable; mais ils cherchent des titres honorables, & ils se trompent lourdement; car rien ne deshonore plus que d'exercer une fonction qu'on est incapable de bien faire.

Il y a encore des Magistrats qui prétendent que les Loix étant fondées sur les notions invariables de l'équité naturelle, & la raison gravant ces notions dans tous les cœurs, il ne faut pas tant d'étude, & qu'avec un peu de sens commun, on peut décider presque toutes les plus grandes difficultés, aussibien que le Jurisconsulte le plus profond & le plus laborieux. On répond à cette objection en faisant voir, 1o. combien l'équité qui est le fondement des Loix & le fruit d'une médita-

tion profonde, eſt ſupérieure à cette équité qui ſe préſente d'abord à l'eſprit ; 2°. que ce prétendu ſens commun, quand il ſuffiroit à un Juge pour ſe déterminer ſûrement, ſeroit inſuffiſant pour ramener à ſon avis un autre Juge, qui, prétendant avoir le ſens auſſi droit que le premier, ſeroit cependant d'un avis contraire ; 3°. enfin que l'eſprit le plus ſenſé & le mieux inſtruit des Loix & de l'uſage pouvant s'égarer, ce n'eſt qu'en confrontant ſon ſentiment avec les Loix & les meilleurs Interprêtes, qu'il peut s'aſſurer qu'il eſt dans le vrai chemin.

Pour rendre ces vérités plus ſenſibles, voici une comparaiſon auſſi frappante que juſte & applicable à toutes les ſciences. Un homme qui voudroit exercer les fonctions de judicature avec le ſeul ſecours du ſens commun, peut être comparé à un Architecte qui voudroit éle-

ver un mur, avec le ſecours de ſes yeux ſeuls. Quelque excellente que fût ſa vue, il ſe flatteroit en vain de mettre ce mur parfaitement à plomb, s'il n'y employoit les inſtrumens qui ſont d'uſage en pareil cas. On n'héſiteroit pas à reconnoître la même choſe de la profeſſion de Juge, ſi les effets des mauvais jugemens ſe faiſoient ſentir auſſi aiſément que ceux d'une mauvaiſe maçonnerie.



XXXIX.

De l'Oiſiveté.

RIEN n'eſt plus terrible pour les hommes que le déſœuvrement perpétuel dans lequel ils languiſſent preſque tous. Cette nonchalance fatale, livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes : l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend. La paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur ; ou s'il eſt encore exempt de trouble,

ces phantômes de volupté que l'on se plaît à se représenter, le disposent à la foiblesse.

Quand seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimere que son désœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être point troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme : moins l'objet qui la séduit est réel, plus elle croit inutile de lui résister: accoutumée à livrer ainsi son cœur aux charmes de la mollesse, un Amant tendre, ardent, empressé viendra se jetter à ses genoux, y portera ses larmes & ses transports; comment pourra-t-elle triompher d'une si dangereuse occasion?

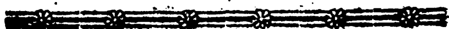
L'ennui est un mal dont chacun a le reméde entre les mains ; une femme, (disoit un Auteur grave & plaisant tout ensemble, (qui s'amuse à chercher ses puces, est

préferable à un Moine qui s'ennuie.

Il est honteux de se reposer, avant que d'avoir travaillé ; le repos est une récompense qu'il faut avoir méritée ; il faut même se persuader que le travail est une des sources du plaisir, & peut-être la plus certaine. Une vie oisive est une vie nécessairement triste.

Tout ce que la Morale a pu dire contre l'Oisiveté, sera encore trop foible, lorsqu'on n'en fera pas un crime d'État ou Capital, parce qu'elle est le germe de tous les crimes. L'imagination humaine, on ne sçauroit trop le répéter, a besoin d'être nourrie ; lorsqu'on ne lui présente pas des objets véritables, elle s'en forme d'une phantaisie dirigée par le plaisir ou l'utilité momentanée. Interrogez les scélérats que la Justice est obligée de faire expirer dans les supplices, ce ne sont pas ordinairement des Artisans ou des Laboureurs,

Les travailleurs penſent au travail qui les nourrit ; ce ſont des oiſifs que la débauche ou le jeu, enfans de l'Oiſiveté, ont portés à toutes ſortes de crimes. C'eſt à cette pernicieuſe Oiſiveté que l'on doit attribuer la plupart des ſéditions & des guerres civiles, & peut-être la chûte de la République Romaine.



X L.

Des Richeſſes.

LEs Richeſſes ne font pas ordinairement un grand homme, c'eſt de ce principe qu'il faut partir pour choiſir un état.

Si l'on eſt riche, quelque inepte que l'on ſoit, on aſpire à tout, on parvient quelquefois à tout ; & c'eſt par l'argent que l'on obtient une place, dont le déſintéreſſement & la droiture ſont les premiers devoirs.

On dit qu'un homme opulent eſt incapable d'enfanter de grandes

des productions, parce que son aisance l'empêche de faire les études & les démarches nécessaires pour y parvenir ; & Charles XI. disoit au sujet de la fortune des Artistes, qu'il falloit les trainer comme des chevaux dont on veut tirer un bon service, *les bien nourrir & ne les point trop engraisser*. Il s'ensuivroit de ce jugement, que plusieurs Peintres qui ont été riches, tels que Rubens, le Lorrain, le Brun, Mignard, Louis Boulogne n'auroient pu depuis leurs Richesses acquises, enfanter des chefs-d'œuvres, ce qui n'est pas vrai-semblable. Il faut donc prendre le point juste de cette observation littéraire. On doit entendre qu'un Artiste jeune, & dans le train des études, seroit détourné de certains travaux, s'il étoit opulent ; on veut dire qu'en ouvrant cette carriere, il est à propos de n'avoir qu'une fortune médiocre, afin que le desir d'une meilleure encourage, & que la possession

actuelle d'une plus abondante, n'inspire pas l'amour du plaisir, le luxe, l'orgueil, trois ennemis mortels du travail & des grands succès.

XLI.

Du Commerce.

L'ENVIE de plaire établit les parures & les modes; les modes sont un objet important: à force de se rendre l'esprit frivole, on augmente sans cesse les branches de son Commerce.

Le Commerce guérit des préjugés destructeurs; par-tout où il y a des mœurs, il y a du Commerce, & par-tout où il y a du Commerce, il y a des mœurs douces. Le Commerce corrompt les mœurs pures, il polit & adoucit les mœurs barbares.

La liberté du Commerce n'est pas une faculté accordée aux Négocians de faire ce qu'ils veulent; ce qui gêne le Commerçant, ne gêne pas pour cela le Commerce,

Le Commerce tantôt détruit par les Conquérans, tantôt gêné par les Monarques, parcourt la terre, fuit d'où il est opprimé, se repose où on le laisse respirer. Il régne aujourd'hui où l'on ne voyoit que des déserts, des mers & des rochers; là où il régnoit, il n'y a que des déserts.

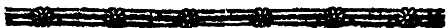
L'histoire du Commerce est celle de la communication des peuples; l'effet du Commerce sont les richesses, la suite des richesses le luxe, celle du luxe la perfection des Arts. Ce seroit une belle partie de l'histoire du Commerce que l'histoire du luxe.

L'esprit de conquête & l'esprit de Commerce, s'excluent mutuellement dans une Nation; mais ajoutons aussi une observation qui n'est ni moins assurée, ni moins important, c'est que l'esprit de conquête & l'esprit de conservation ne sont pas moins incompatibles; c'est-à-dire, que lorsque la Nation conquérante cesse de l'être, elle est bientôt

ſubjuguée; mais l'eſprit de Commerce eſt toujours accompagné de la ſageſſe néceſſaire pour la conſervation, il cherche moins à étendre des frontieres, qu'à bâtir des fortereſſes pour ſa tranquillité.

La Nation Moſcovite étoit comme ignorée en Europe, avant que le Czar Pierre eut entrepris de la rendre commerçante; ſa force augmente ſelon ſon progrès de Police & de Commerce, & non ſelon ſon progrès de terrein qui a toujours été immenſe. Sa nouvelle Marine & le Port de Peterſbourg, conſtruit preſque malgré la nature, lui ſont plus utiles que ne l'étoient autrefois les vaſtes campagnes de la Sibérie & de la Tartarie; mais elles vont le devenir par les grands établiſſemens de cet Empereur, dont tout ſe reſſent de proche en proche: la force d'un Etat ne doit donc pas ſe meſurer au terrein, mais au nombre des citoyens & à l'utilité de leurs travaux.

L'Architecte qui bâtit un édifice, doit commencer par assurer les fondemens & les murs, sans quoi il ne peut avoir aucun dessein utile. Cet objet rempli, son imagination se promene librement sur toute sorte d'embellissemens; de même le Législateur, après avoir assuré la nourriture de son peuple, doit ouvrir la porte à toutes sortes d'industries, parmi lesquelles le Commerce maritime doit tenir sans contredit la premiere place, parce qu'il augmente notre balance de Commerce, en quoi consiste le véritable profit de la Nation.



XLII.

Du Luxe.

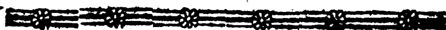
LE Luxe est toujours en proportion avec l'inégalité des fortunes; si dans un État les richesses sont également partagées, il n'y aura point de Luxe; car il n'est fondé que sur les commodités qu'on se donne par le travail

des autres. Pour que les richesses restent également partagées, il faut que la loi ne donne à chacun que le nécessaire physique ; si l'on a au-delà, les uns dépenseront les autres acquerront, & l'inégalité s'établira. Comme par la constitution des Monarchies, les richesses y sont inégalement partagées, il faut bien qu'il y ait du Luxe ; si les Riches n'y dépensent pas beaucoup, les Pauvres mourront de faim. Ainsi pour que l'État Monarchique se soutienne, le Luxe doit aller en croissant du Laboureur à l'Artisan, aux Négocians, aux Nobles, aux Magistrats, aux Grands Seigneurs, aux Princes.

Les vagues déclamations qu'on a fait sur le Luxe & ses ouvriers, partent moins d'une saine connoissance ou d'une sage sévérité de mœurs, que d'un esprit chagrin & envieux.

Si les hommes étoient assez heureux pour se conduire par la pureté des maximes de la reli-

gion, ils n'auroient plus besoin de loix ; le devoir serviroit de frein au crime & de motif à la vertu, mais malheureusement ce sont les passions qui conduisent, & le Législateur ne doit chercher qu'à les mettre à profit pour la société. Le militaire n'est valeureux que par ambition, & le Négociant ne travaille que par cupidité, souvent l'un & l'autre pour se mettre en état de jouir voluptueusement de la vie ; & le Luxe devient un nouveau motif de travail, parce qu'ils verroient bientôt la fin de leurs richesses, s'ils ne travailloient pour les conserver ou pour en acquérir de nouvelles.



XLIII.

Des Impôts

L'IMPOSITION des subsides est de deux espéces ; l'une arbitraire, comme la Taille, la Capitation ; l'autre dépendante de la consommation, comme

les Gabelles, les Aydes, &c. Dans le premier cas, c'eſt avec des exécutions militaires que le Receveur tire avec peine un écu du Laboureur & de l'Artiſan, qui dans l'autre paie annuellement ſans attention, & quelquefois gaiement cinquante francs de ſel ou de vin : c'eſt que l'Impôt ſur la denrée ne lui paroit qu'une plus valüe de denrée, encherie également pour tous ; au lieu que dans l'Impôt perſonnel, il croit toujours être taxé injuſtement, & il ne manque pas d'objets de comparaiſon qui le perſuadent.

Les revenus de l'État ſont une portion que chaque citoyen donne de ſon bien pour avoir la ſûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement. Pour bien fixer ces revenus, il faut avoir égard & aux néceſſités de l'Etat, & aux néceſſités des citoyens ; les beſoins imaginaires ſont ce que demandent les paſſions & les foibleſſes de ceux qui gouvernent.

XLIV.

De l'Agriculture.

L'AGRICULTURE doit être chez nous le premier objet du Commerce. Elle ne peut être négligée ſans des pertes irréparables : la terre ne manifeſte ſes vertus, & ne répand ſes bienfaits que par une culture aſſidue & laborieuſe ; ceux à qui elle refuſe ſes dons, ſont obligés de les aller recevoir d'elle à travers les périls d'une longue & pénible navigation.

Dire à l'honneur de l'Agriculture que les Romains ont tiré des Dictateurs de la charrue, que les Empereurs Chinois ont pris des ſucceſſeurs dans le labourage, & qu'ils ont labouré eux-mêmes ; ce ſont des lieux communs de déclamation qui ne prouvent que des goûts particuliers, ſouvent déplacés. Le meilleur encouragement pour le Laboureur, c'eſt l'eſpérance d'une récolte paiſible

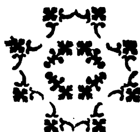
& d'une heureuse vente, à l'abri d'une nouvelle Imposition.

Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté.

On a établi des Académies de Peinture & d'Architecture, pourquoi n'établiroit-on pas une Académie d'Agriculture & de Commerce ? Il est bien plus important & plus glorieux pour l'humanité de lui faciliter les moyens de pourvoir à ses besoins réels, que d'exciter l'émulation de certains Artistes, dont les chefs-d'œuvres mêmes n'ont, à la rigueur, qu'un mérite imaginaire. Plus on travaille pour le grand nombre des citoyens, plus on est utile à sa patrie : un excellent morceau de sculpture, ou un magnifique tableau, ne peuvent satisfaire que la curiosité, disons plutôt la vanité de quelques particuliers ; mais découvrir des nouvelles branches de Commerce, étendre celles

qu'on a trouvées jusqu'à présent, faire produire à toute sorte de terreins toutes les récoltes possibles, c'est travailler utilement pour les hommes.

Défricher de nouvelles terres, c'est conquérir de nouveaux pays, sans faire de malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamétre : le Législateur qui les peupleroit rendroit un plus grand service à l'État, que celui qui, par une guerre meurtriere, s'empareroit de la même quantité de terrein ; mais il n'auroit pas aux yeux du vulgaire une gloire si brillante, parce qu'elle seroit acquise sans péril militaire, sans perdre aucun citoyen & sans s'attirer la jalousie de ses voisins.



XLV.

Des Syſtêmes.

ON appelle Syſtême l'aſſemblage de pluſieurs propoſitions liées enſemble, dont les conſéquences tendent à établir une vérité ou une opinion : ce terme qui nous vient de l'Ecole (le Syſtême de Ptolomée, le Syſtême de Copernic) a été généraliſé & appliqué à tout. Les Eſſais de M. Nicole ſont un Syſtême de Morale ; le Teſtament du Cardinal de Richelieu eſt un Syſtême de Gouvernement ; M. le Maréchal de Vauban appelle toujours Syſtême, ſon Projet de Dixme Royale, & on a donné ce nom aux grandes opérations de la Banque pendant la Régence : la ſucceſſion des ſiécles a ſervi à perfectionner les Sciences & les Arts, pourquoi ne ſerviroit-elle pas à perfectionner les différentes ſortes de Gouverne-

ment ? Les Nations trop renfermées en elles-mêmes & dans leurs vieux uſages, négligent de réformer les abus par des loix nouvelles qui ſont ſouvent à leur porte. Examiner les progrès & la décadence des Empires anciens & nouveaux, en pénétrer toutes les cauſes, eſt la plus belle des études & la plus négligée : cette ſorte d'étude vague en elle-même, ne ſçauroit être trop ramenée à l'ordre ſyſtématique, le ſeul qui puiſſe ſatiſfatire & déterminer un eſprit juſte : nous commençons enfin à en connoître l'importance.

Il n'appartient qu'à celui qui a travaillé ſur toutes les parties du Gouvernement, d'en propoſer un Syſtême général. Alors même il ne faut pas attendre de lui des détails qu'il ignore preſque toujours, & qu'il a dû abandonner à des ſubalternes de confiance ; il auroit mal gouverné les grandes affaires, il ſe fut arrêté aux petites.

Il est des Systêmes de Finance qui se présentent à l'imagination d'une maniere si séduisante, qu'il n'est pas possible de s'y refuser. On y voit des épargnes immenses d'hommes & de frais, on y voit toutes les entraves du Commerce intérieur ôtées : ces grands avantages n'ont pas sûrement échappé aux yeux de tant de Législateurs qui ont été avertis ; pourquoi ne les ont-ils pas adoptés ? On doit soupçonner que c'est par les grandes difficultés de l'exécution ; mais il faut quelquefois forcer les peuples à être heureux malgré eux-mêmes.

Qu'un Législateur d'un génie hardi soit frappé des grands avantages d'un Systême, alors il n'en verra plus les inconvéniens ; il ne se donnera pas le temps de préparer les esprits, il ne respectera ni les priviléges, ni les préjugés ; il appliquera par-tout la maxime du salut du

peuple, la force viendra au secours d'un dessein légitime ; cependant il échouera, & sa chûte retardera peut-être pendant un siécle le succès des plus sages projets.

Que ces mêmes objets soient présentés au Législateur d'une sagesse timide & de peu de vues, il s'y refusera entiérement : *Les anciens abus*, dira-t-il, *sont à préférer aux périls d'une nouveauté ; il y a long-temps que nous vivons de cette maniere, & nous ne sçavons pas ce qui arriveroit de l'autre.*

Le grand homme prend un juste milieu entre ces extrémités : les maximes d'État n'ont point chez lui de ces applications vagues, il compare les circonstances des temps, il connoît la force des abus & des préventions, & il ne connoît pas moins la force des loix. Après avoir pesé au poids du bien public les difficultés, les avantages & les périls, il entre-

prend avec ſageſſe, il exécute avec courage, & il réuſſit avec les applaudiſſemens, quoique tardifs d'un peuple étonné de ſe voir ſoulagé du fardeau qui l'accabloit.



XLVI.

De la Politique.

LA Politique eſt la connoiſſance des moyens qui conduiſent à une fin; elle ne doit ſe propoſer que des objets honnêtes, & n'employer que des voies légitimes: c'eſt l'ame des États & des Gouvernemens; c'eſt la ſcience de l'eſprit, celle qui l'exerce le plus: elle exige ſeule plus de talens que les autres enſemble.

Pour être bon Politique, il faut avoir des qualités rarement réunies, une pénétration vive & un jugement ſolide; beaucoup de connoiſſances & l'art de les faire valoir, un air ouvert & des penſées cachées, de l'imagination & du ſang froid; pénétrer les

hommes

hommes ſans qu'ils s'en apperçoivent, flatter leur amour propre aux dépens du ſien, avoir de la patience & de l'importunité ; être ſage & ne point le paroître toujours, ne pas ſe donner pour ce qu'on eſt, ſans ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas.

La Politique, conſidérée comme l'art de régner, doit être différente dans les différens États. Il faut donc que chaque Gouvernement ne s'écarte jamais des points fondamentaux de ſa conſtitution, autrement le Monarque & le Deſpote deviennent des tyrans ; la Democratie & l'Ariſtocratie tombent dans l'Oligarchie ; alors tout n'eſt que trouble & confuſion, que révoltes ou ſéditions : de-là le bouleverſement ou l'anéantiſſement des Empires.

Jules Ceſar couvroit ſon ambition du ſpécieux prétexte de l'intérêt de la patrie. Le pouvoir s'affoiblit, diſoit-il, après avoir vaincu Pompée dans les plaines

de Pharſale, lorſqu'on s'en ſert avec excès, & il s'augmente lorſqu'on en uſe avec modération. Tous mes ennemis, qui ſont actuellement mes priſonniers, ſeront pardonnés. C'eſt ainſi que ſa prudence lui inſpiroit les moyens de recueillir les fruits de ſa victoire : celle-ci n'eſt ſouvent qu'un don de la fortune, mais le jugement & l'expérience peuvent ſeuls apprendre l'uſage qu'il faut en faire.

Le Gouvernement le plus conforme à la nature, eſt celui dont la diſpoſition particuliere ſe rapporte mieux à la diſpoſition du peuple pour lequel il eſt établi.

La vanité eſt un auſſi bon reſſort pour un Gouvernement que l'orgueil en eſt un dangereux. La pareſſe eſt l'effet de l'orgueil, le travail eſt une ſuite de la vanité. L'orgueil d'un Eſpagnol le porte à ne pas travailler ; la vanité d'un François le porte à ſçavoir travailler mieux que les autres.

Aboliſſez dans une Monarchie les prérogatives des Seigneurs, du Clergé, de la Nobleſſe, & des Villes, vous aurez bientôt un État populaire, ou bien un État deſpotique.

Dans les États deſpotiques, la volonté du Prince une fois connue, doit avoir auſſi infailliblement ſon effet, qu'une boule jettée contre une autre doit avoir le ſien.

Quand les Sauvages de la Louiſiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit, voilà le Gouvernement deſpotique.

Les hommes ſont tous égaux dans le Gouvernement républicain, ils ſont inégaux dans le Gouvernement deſpotique; dans le premier, c'eſt parce qu'ils ſont tout; dans le ſecond, c'eſt parce qu'ils ne ſont rien.

Dans les États Monarchiques, le Prince eſt la Partie qui pourſuit les accuſés, il les

fait punir ou absoudre ; s'il jugeoit lui-même, il seroit le Juge & la Patrie. Lorsque Louis XIII voulut être Juge dans le Procès du Duc de la Vallette, le Président de Bellievre dit : Qu'il voyoit dans cette affaire une chose étrange, un Prince opiner au Procès d'un de ses sujets ; que les Rois ne s'étoient reservé que les graces ; qu'on ne devoit sortir que content de devant le Prince. Les Monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour ; ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.

La Monarchie se perd lorsqu'un Prince croit qu'il montre plus sa puissance, en changeant l'ordre des choses, qu'en les suivant ; lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns, pour les donner arbitrairement à d'autres ; lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volon-

tés ; lorſque le Prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'État à ſa Capitale, la Capitale à la Cour, & la Cour à ſa ſeule perſonne ; enfin lorſqu'un Prince méconnoît ſon autorité, ſa ſituation & l'amour de ſes peuples.

Chez une Nation qui a une humeur ſociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ſes penſées, qui eſt vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, ſouvent indiſcrete, qui a du courage, de la généroſité, de la franchiſe, il ne faut point gêner par des loix ſes manieres, de peur de gêner ſes vertus. Si en général le caractere eſt bon, qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent ? Laiſſez lui faire les choſes frivoles ſérieuſement, & gaiement les choſes ſérieuſes.

Lorſqu'on a pour voiſin un État qui eſt dans ſa décadence, on doit bien ſe garder de hâter

ſa ruine, parce qu'on eſt à cet égard dans la ſituation la plus heureuſe où l'on puiſſe être, n'y ayant rien de ſi commode pour un Prince que d'être auprès d'un autre qui reçoit pour lui tous les coups & tous les outrages de la fortune.

La paix eſt aſſurément préférable à la guerre ; cependant la guerre a ſes avantages, elle affermit ſouvent la tranquillité des Royaumes, elle donne de l'activité & de la vigilance ; un calme trop conſtant fait tomber dans la molleſſe & dans l'inaction : on voit des Nations autrefois très-belliqueuſes qui ſont aujourd'hui ſans valeur & ſans réputation; d'autres au contraire peu en réputation dans les ſiécles paſſés, qui ſe ſont élevés à un degré éminent de proſpérité.

Ce que la Politique peut penſer doit être toujours ſubordonné à ce que la Religion a conſacré ; mais le Légiſlateur ne

doit point confondre ce qui part de la main de Dieu, avec ce que les hommes y ont ajouté par ignorance, par des vues intéressées ou par la circonstance des temps.

Un illustre Auteur a fait voir que le célibat des Prêtres n'est que d'institution Ecclésiastique, & que les Princes intéressés à le faire abolir, le pourroient aisément, en s'adressant à la même autorité qui l'a établi.

Personne n'ignore de quelle utilité seroit la loi qui défendoit l'état Monastique avant l'âge de vingt-cinq ans, c'est-à-dire, qu'on ne put aliéner sa liberté qu'à l'âge où l'on peut aliéner son bien.

Il est sûr que le célibat des Prêtres & l'état Monastique prématuré nuisent beaucoup à l'augmentation des citoyens. Cependant l'abondance des sujets est le trésor le plus sûr & le plus inépuisable d'un Souverain.

Favoriser les mariages, ac-

corder des secours au pere chargé d'une nombreuse famille, veiller à l'éducation des orphelins & des enfans trouvés, c'est fortifier l'État bien plus que de faire des conquêtes.

Le métier de mandiant, école de vol, se multiplie & se perpétue de pere en fils. Cette tolérance est encore plus inexcusable par la facilité de les détruire, & par l'utilité qui reviendroit de les changer en travailleurs. La loi les punit, par cela seul qu'ils sont vagabonds & sans aveu : pourquoi attendre qu'ils soient encore voleurs, & se mettre dans la nécessité de les faire périr par les supplices ?

Lorsqu'un pays a la quantité de soldats nécessaires pour sa conservation, qu'aucune de ses terres n'est sans culture, que ses Manufactures abondent en ouvriers, alors le surplus des citoyens doit aller peupler de nouveaux pays, y assurer des retraites & y établir une nouvelle domination

toujours

toujours subordonnée à celle qui leur a procuré cet azile ; ce doit être la Politique de nos Colonies. Une Nation qui se dépeuple pour aller au loin habiter de nouvelles terres, quelques riches qu'elles soient, devient bientôt également foible par-tout. Sa force doit être dans le lieu de sa domination ; toutes les Colonies ne la tirent que de-là, ou deviennent bientôt indépendantes ; le Législateur doit plutôt rappeller ses sujets & perdre tout ce qui est pardelà ses limites, que de s'affoiblir chez lui, car alors il perdra insensiblement son pays & ses Colonies.

La nature a mis dans les deux sexes un désir réciproque d'être ensemble, de se plaire, & de se servir mutuellement. Ce que la galanterie & la politesse font faire à un homme du monde, le paysan le fait grossiérement pour la paysane ; il veut paroître fort à porter la hotte, comme le Chevalier à porter la cuirasse. Lorf-

que des hommes & des femmes travailleront enſemble à la conſtruction d'un canal ou d'un grand chemin, le travail en ſera plus animé & moins dur. L'objet que le Législateur ne doit point perdre de vue, c'eſt de rendre les hommes auſſi heureux que leur miſérable condition peut le permettre, & il n'en naîtra pas plus de ſcandale que de voir les hommes & les femmes enſemble dans une promenade publique : ôtez-en un ſexe, l'autre aura peu d'empreſſement à y aller. Nous avons le germe des mêmes paſſions, l'éducation en varie les effets. Lorſqu'on promene ſes regards dans les boutiques de Paris, on eſt étonné d'en voir la plûpart remplies de grands garçons occupés de travaux ſédentaires & faciles, pendant que tant de filles ne ſont malheureuſes que parce que le travail manque, ou ne ſuffit pas à les nourrir. La débauche ſe préſente, l'argent à la main, & il eſt difficile de ne pas

ſuccomber : voilà ce qui peuple les maiſons de force. Nos vertus & nos vices dépendent trop des circonſtances ; qu'une Police éclairée aſſigne les travaux de chaque ſexe, & même de chaque âge, & il y en aura pour tous.

L'État pourroit encore ſe donner une quantité d'ouvriers, par quelque maniere plus ſimple de percevoir les impoſitions ; mais, dira-t-on, les Employés à lever ces impoſitions, ne valent-ils pas les Ouvriers employés au luxe ? Réponſe, 1o. les barrieres que ces Employés défendent, ſont la ſource d'une eſpéce de guerre civile entre-eux & les citoyens ; 2o. leurs viſites ſont à charge aux voyageurs ; elles interompent même ſouvent, fatiguent & arrêtent le commerce ; 3o. cette ſorte d'occupation ne produit preſque rien, l'autre produit un effet d'uſage ; le luxe étant la ſuite d'un État Monarchique, il faudroit tirer de l'É-

tranger ce qu'on ne trouveroit pas chez soi pour y contribuer.

Le corps politique a été souvent comparé au corps humain : le sang anime l'un, l'argent anime l'autre ; si le sang manque ou qu'il ne soit pas en mouvement, le corps languit dans une léthargie mortelle, si le sang est trop abondant, ou dans un trop grand mouvement, la fiévre ardente le fait périr. La trop grande quantité d'argent, ou de gage quelconque des échanges, pourroit être encore bien plus nuisible que l'insuffisance de ce gage ; si le gage manquoit ; les crédits publiques pourroient le remplacer ; mais si l'argent devenoit commun comme les pierres, ou même comme le fer, il ne pourroit plus être commune mesure des denrées, parce qu'il seroit donné sans mesure ; il faudroit revenir à un autre gage moins commun, & en attendant les conventions générales là-dessus que la nécessité ren-

droit promptes, le commerce recommenceroit par échanges de marchandises, comme dans les premiers siécles ou comme chez les sauvages.

Don Alphonse de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambassadeur ordinaire à Vénise, a été l'un des plus puissans & des plus dangereux esprits que l'Espagne ait jamais produit. On voit par les écrits qu'il a laissés, dit l'Abbé de Saint Réal, qu'il possédoit tout ce qu'il y a dans les Historiens Anciens & Modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparoit les choses qu'ils racontent avec celles qui se passoient de son temps : il observoit exactement les différences & les ressemblances des affaires, & combien ce qu elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable; il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entréprise aussi-tôt qu'il en sçavoit le plan & les fondemens:

s'il trouvoit par la ſuite qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude, il avoit compris quelles ſont les voies sûres, les véritables moyens & les circonſtances capitales, qui préſagent un bon ſuccès aux grands deſſeins, & qui les font preſque toujours réuſſir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation & d'obſervation des choſes du monde, l'avoit élevé à un tel point de ſagacité, que ſes conjectures ſur l'avenir paſſoient preſque dans le Conſeil d'Eſpagne pour des prophéties. A cette connoiſſance profonde de la nature des grandes affaires, étoient joints des talens ſinguliers pour les manier; une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable; un intérêt merveilleux pour ſe connoître en hommes, un air toujours gai & ouvert, où il pa-

roiſſoit plus de feu que de gravité ; éloigné de la diſſimulation juſqu'à approcher de la naïveté, une humeur libre & complaiſante d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer, des maniéres tendres, inſinuantes & flatteuſes qui attiroient le ſecret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir, toutes les apparences d'une entiere libérté d'eſprit dans les plus cruelles agitations.



XLVII.

Du Droit Public.

ON n'a jamais parlé du Droit Public, ſans commencer par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des ſociétés, ce qui doit paroître ridicule ; ſi les hommes n'en formoient point, s'ils ſe quittoient & ſe fuyoient les uns les autres, il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparés ; mais ils naiſſent tous

liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son pere & il s'y tient, voilà la société & la cause de la société.

Le Droit Public est plus connu en Europe qu'en Asie, cependant on peut dire que les passions des Princes, la patience des peuples, la flaterie des Ecrivains en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit tel qu'il est aujourd'hui, est une science qui apprend aux Princes jusqu'à quel point ils peuvent violer la Justice sans choquer leurs intérêts. Quel dessein de vouloire, pour endurcir leur conscience, mettre l'iniquité en systême, d'en donner des régles, d'en former des principes & d'en tirer des conséquences?

On diroit qu'il y a deux Justices toutes différentes, l'une qui régle les affaires des particuliers, qui régne dans le Droit Civil : l'autre qui régle les différens qui surviennent de peuple

à peuple, qui tyrannise dans le Droit Public ; comme si le Droit Pubic n'étoit pas lui-même un Droit Civil, non pas à la vérité d'un pays particulier, mais du monde.



XLVIII.

Des Traités de Paix.

LEs Traités de Paix ne sont jamais légitimes, lorsqu'ils ordonnent une cession, ou un dédommagement plus considérable que le dommage causé ; autrement c'est une pure violence contre laquelle on peut toujours revenir, à moins que pour r'avoir ce qu'on a perdu, on ne soit obligé de se servir de moyens si violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Le plus beau Traité de Paix est celui que Gelon fit avec les Carthaginois ; il exigeoit une condition qui n'étoit utile qu'à eux, ou plutôt il stipuloit pour le genre humain.

XLIX.

De la Philosophie.

PLUS je réfléchis sur les Écrits des Stoïciens, plus je reconnois le néant de leur orgueilleux systême. Il détruit l'homme en voulant l'annoblir : la nature, la raison & l'expérience le démentent hautement. La prétendue vertu des Stoïciens n'est qu'un voile qui couvre un vice réel : cette impassibilité qu'ils désiroient dans l'homme sage, n'est qu'une chimere ; & il n'est, selon moi, de vraie Philosophie que celle qui concilie les divers caracteres de l'humanité.

Un Philosophe est un homme qui examine avant que de croire, & réfléchit avant que d'agir ; & qui conséquemment, quand il est décidé, ne peut manquer d'être ferme dans sa croyance & constant dans ses démarches.

Les chemins qui menent à la

vraie Philoſophie ſont à la vérité hériſſés d'épines, mais le terme où elle nous conduit eſt rempli de fleurs.

La ſageſſe eſt le fruit de la raiſon perfectionnée, & c'eſt la philoſophie qui forme notre raiſonnement, puiſqu'en ceſſant de raiſonner, on ceſſe d'être ſage.

Le ſage doit être Coſmopolyte; il ne doit avoit de patrie que là où régnent le bon ſens & la raiſon, & de compatriotes que ceux qui, comme lui, s'attachent à la recherche du vrai.

Il eſt des prétendus Philoſophes qui ne vivent que pour eux ſeuls, ſans s'embarraſſer des devoirs qu'exige la ſociété; gens inutiles au public, ils fuyent les charges & tous les autres engagemens; comptenteurs de la fortune & des hommes, ils veulent ſe donner pour les maîtres abſolus de leurs paſſions; mais qu'ils paroiſſent à nos yeux tels qu'ils ſont en effet, nous verrons qu'ils ne mépriſent les hommes & la

fortune que pour s'épargner les pas gênans qu'il faudroit faire pour réussir ; ils ne sont pas sans passions, mais ils les sacrifient toutes à leur voluptueuse indolence, ou plutôt elles sont toutes transformées en cette passion.

Le commun des hommes donne le nom de Philosophe à des gens qui ne sont rien moins que tels. On peut imaginer des nouveaux systêmes, faire des découvertes utiles à la société, sans mériter le nom de Philosophe. Avec les merveilleux talens d'un Descartes & d'un Newton, on peut être esclave de ses passions ; être estimable au loin, & fort méprisable de près ; étonner l'Univers par les opérations de son esprit ; & le scandaliser par les déréglemens de son coeur.

Il y a bien des gens dans le monde à qui le mot de Philosophie fait peur, parce qu'il y en a bien peu qui entendent ce terme dans sa véritable signification. Chez les Grecs & les Romains,

les philosophes étoient en assez bonne odeur : on les regardoit comme des hommes moins respectables, par la pénétration de leur esprit & l'étendue de leurs connoissances, que par la pureté de leurs mœurs. Ce terme parmi nous ne présente plus la même idée : dans le langage des Collèges, les Philosophes sont des hommes qui forment la jeunesse dans l'art d'obscurcir la raison par le raisonnement, de donner aux simples hypothèses la teinture de l'évidence, & de convertir l'évidence en problême.

Nos modernes Philosophes cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire leur amour propre. Il est cependant plus salutaire d'admirer certaines connoissances, que de vouloir en pénétrer les causes : la bonne Philosophie renonnoît des bornes ; celle qui prétend rendre raison de tout n'en mérite pas le nom.

L.

Pensées diverses, Anecdotes & Portraits.

IL est certaines connoissances qu'il est aussi facile d'acquérir, qu'il est honteux de les ignorer.

La vivacité de l'imagination fait tort à la solidité du jugement, comme l'exactitude scrupuleuse de la raison étouffe les saillies de l'imagination.

La plûpart des gens paroissent moins jaloux de convaincre par des raisonnemens justes, que d'éblouir par une subtilité ingénieuse.

Que doivent penser les dieux des dons des impies, dit admirablement Platon, puisqu'un homme de bien rougiroit de recevoir des présens d'un malhonnête homme.

On ne se connoît jamais bien quand on prend trop de soin de se faire connoître des autres, parce qu'on est si fort occupé de

l'apparence, qu'on se met trés-peu en peine de la réalité.

Affecter des qualités & des talens qu'on n'a pas, c'est vouloir obliger les autres à remarquer le ridicule & les défauts qu'on peut avoir.

Le trop d'attention qu'on donne à observer les défauts d'autrui, fait qu'on n'a pas le loisir de connoître les siens.

La négligence de certaines précautions produit beaucoup d'inconvéniens; l'attention à les observer, produiroit de grands avantages.

Dans les ames bien nées, la connoissance d'une faute en est souvent la plus sévere punition.

L'expérience des autres n'est trop souvent regardée que comme un songe.

Une faute de l'ennemi a fait la réputation de plus d'un Capitaine.

S'il est rare de porter aux dignités les talens qui leur conviennent, il est plus rare de ne point

s'ennyvrer de la pompe qui les environne.

L'homme dans la fortune méconnoît ordinairement tout le monde ; dans les disgraces, il n'est connu de personne.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse allarme d'une mauvaise.

Il y a des personnes qui dans ce qu'elles font de plus généreux ne plaisent pas ; il en est d'autres qui, par les moindres actions, se rendent infiniment agréables.

C'est presque toujours la manie des gens en place de se faire demander à titre de grace ce qu'ils doivent par état & souvent par reconnoissance.

Le monde, dit-on, est plein d'ingrats ; il faudroit pour cela que le nombre des bienfaiteurs ne fut pas si petit qu'il est.

Le sage est réservé en fait de recommandation, le fou en demande à tout le monde ; le premier en connoit la délicatesse,

tresse, le second en ignore les conséquences.

Un voyageur sans argent, sans santé, sans patience & sans compagnon fidéle, se trouve souvent dans de grands embarras.

Précipiter sa reconnoissance en se hâtant d'acquitter un bienfait, est moins une marque de générosité que d'orgueil.

Ce n'est pas le refus qui choque le plus, ce n'est souvent que la maniére de le faire. L'avare est comme un second Tantale ; il éprouve entre les bras de l'opulence ce que la misére a de plus affreux.

Inviter, quand il ne faut pas contraindre ; conduire, quand il ne faut pas commander, c'est l'habilité suprême.

On est rarement maître de se faire aimer, on l'est toujours de se faire estimer.

Sçavoir prévenir les gens en sa faveur, c'est la marque d'un esprit souple & insinuant ; se laisser prévenir par un autre, c'est un signe de foiblesse.

L

Il est quelquefois dangereux d'avoir trop de mérite ; car en obscurcissant celui d'autrui, on se fait des ennemis cachés & irréconciliables.

La malice d'un esprit grossier est souvent plus dangereuse que les intrigues & les finesses d'un hommes d'esprit.

Les enfans disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les sots, ce qu'ils ont envie de faire.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; un vieillard qui s'amuse à entretenir des maîtresses est pour le moins aussi fou qu'un aveugle qui feroit emplette de lunettes.

Une promesse sans effet est un bel arbre sans fruit ; il y a autant de noblesse à obliger sans promettre, que de bassesse à promettre sans obliger.

On a tant de peine à sacrifier un bon mot qu'on ne tient guères quand il se présente contre la démangeaison de briller, dût-

on en le lâchant perdre un bienfaiteur, un ami ou se perdre soi-même.

Les excellens Poëtes sont aussi rares que les Poëtes médiocres sont communs ; ceux qui exercent le talent de la Poësie avec médiocrité, doivent abandonner ce genre d'écrire.

On trouve dans les Anciens des beaux préceptes d'éloquence, des régles très-délicates portées jusqu'à la derniere finesse ; mais leurs principes sont souvent trop nombreux, trop secs, ou enfin plus curieux qu'utiles.

Exiger de quelqu'un ce qui n'est pas dans son caractere, c'est vouloir faire porter à un arbre d'autres fruits que ceux qui lui sont propres : & comme il seroit déraisonnable d'exiger dans tous les visages la ressemblance du sien, il ne l'est pas moins de prétendre que l'humeur de tous les hommes se plie au gré de la nôtre.

Quoique la dispute ait ordinairement la vraisemblance pour

principe, l'opiniâtreté dans ses projets, & l'emportement dans sa fin; si l'on interdisoit toute diversité d'opinions dans les compagnies sçavantes, on étoufferoit infailliblement les germes précieux de différentes découvertes.

Un Officier dit qu'il n'y a rien au-dessus de la profession Militaire, parce que, ajoute-t-il, les fatigues, les blessures & la mort même à quoi les braves gens s'exposent, méritent bien qu'on leur céde le pas. On doit, je crois estimer les hommes à proportion des services qu'ils rendent à la Patrie, c'est le préjugé plutôt que le bon sens, qui donne la supériorité à certaines professions.

On dit qu'il ne faut pas chercher une habileté soutenue dans une assemblée trop nombreuse : le Législateur des Juifs leur recommandoit de ne pas asseoir leurs Jugemens sur l'avis du plus grand nombre. En effet la plu-

dence n'étant pas un don si vu
gaire qu'on se l'imagine, le suffr
ge d'un seul Juge, qui motive so
avis, ne seroit-il pas préférab
à celui de dix autres qui n'op
nent que par instinct ? Ne seroi
il pas plus raisonnable de su
poser qu'il y ait cinq Consei
lers prudens sur vingt-cinq
que de présumer qu'il y en a
vingt.

Il est fort ordinaire d'avo
beaucoup d'esprit sans une gra
de érudition, il n'arrive jama
d'avoir beaucoup d'éruditio
sans un grand esprit, M. d
Montesquieu en est la preuv
Voltaire passe parmi nous po
le premiere bel esprit qu'ait pr
duit la France ; mais l'Aute
de l'Esprit des Loix passe po
le premier génie de l'Europe.

La bienséance ne permet p
que dans une compagnie d'ho
nêtes gens ; on parle de ce q
l'on sçait, il y faut parler de
que sçavent les autres ; le gra
parleur quelqu'éclairé qu'il soi

n'eſt admiré que des ſots ; je n'eſtime pas un homme qui parle bien dès qu'il parle trop, je veux qu'en diſant de belles choſes, il laiſſe aux autres la librté d'en dire de jolies.

Il y a des penſées qui dépendent tellement du tour & de la fineſſe de l'expreſſion, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne ſe retrouvent pas aiſément dans la ſuite ; quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'eſt plus la même choſe, elles perdent leur grace & leur force ; ce ſont des beautés ſi fragiles, qu'en voulant les manier on les fait diſparoître.

Les Empereurs Théodoſe, Arcadius & Honorius écrivirent à Rufin Préfet du Prétoire, ſi quelqu'un parle mal de notre perſonne ou de notre Gouvernement, nous ne voulons pas le punir ; s'il a parlé par légereté, il faut le mépriſer, ſi c'eſt par folie, il faut le plaindre, ſi

c'eſt une injure, il faut lui pardonner.

C'eſt moins l'ambition & l'eſprit de conquête qui a fait donner à Alexandre le nom de Grand, que ſa générosité, ſa clémence & ſes autres vertus.

Dans quel danger n'eut pas été la République de Carthage, ſi Annibal avoit pris Rome? Que n'eût-il pas fait dans ſa Ville, lui qui y cauſa tant de révolutions après ſa défaite.

Cromwel s'ouvrit le chemin à la Puiſſance Souveraine, par les plus grands attentats & les plus noirs forfaits; il s'y maintint par des qualités dont l'éclat ſembloit l'en rendre digne.

Le Ciel qui connoît les vrais avantages, ſervit mieux Louis XIV, par des défaites qu'il n'auroit fait par des victoires; au lieu de le rendre le ſeul Roi de l'Europe, il le favoriſa plus en le rendant le plus Puiſſant de tous.

Le portrait de Tarquin n'a

point été flatté, son nom n'a échappé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie; mais sa conduite avant son malheur que l'on voit qu'il prévoyoit, sa douceur pour les peuples vaincus, sa libéralité envers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser à sa conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa constance dans son malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit ou fit faire au Peuple Romain sans Royaume & sans biens; ses continuelles ressources font bien voir que ce n'étoit point un homme méprisable.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes: il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux qui se tourne toujours en

en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe : une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capouë, où elle s'amollit ; mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la vraie cauſe : les ſoldats de cette armée devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capouë ? Alexandre qui commandoit à ſes propres ſujets, prit dans une occaſion pareille un expédient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercénaires, ne pouvoit pas prendre ; il fit mettre le feu au bagage de ſes ſoldats, & brûla toutes leurs richeſſes & les ſiennes.

On parle beaucoup de la fortune de Céſar ; mais cet homme extraordinaire avoit tant de gran-

des qualités, sans un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien dfficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

Je crois que si Caton s'étoit réservé pour la République, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune : l'accessoire chez Cicéron, c'étoit la vertu ; chez Caton, c'étoit la gloire : Cicéron se voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours; celui-ci vouloit sauver la République pour elle même, celui-là pour s'en vanter. Je pourrois continuer le parallele, en disant que quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton espéroit, Cicéron se confioit; que le premier voyoit toujours les choses de

sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

On est bien aise de voir l'humiliation qu'Octave, (à qui la flatterie donna le nom d'Auguste,) fit subir à Lépidus, après l'avoir dépouillé de la puissance du Triumvirat. Ce Lépidus étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la République, toujours le premier à commencer les troubles, formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un Auteur moderne, (l'Abbé de Saint-Réal,) s'est plû à en faire l'éloge, & cite Antoine qui, dans une de ses Lettres, lui donne la qualité d'honnête homme ; mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guères l'être pour les autres.

Trajan est le Prince le plus accompli dont l'Histoire ait jamais parlé : ce fut un bonheur d'être né sous son régne, il n'y en eut point de si heureux ni de

si glorieux pour le Peuple Romain ; grand homme d'État, grand Capitaine, ayant un cœur bon qui le portoit au bien, un esprit éclairé qui lui montroit le meilleur, une ame noble, grande, belle, avec toutes les vertus ; n'étant extrême sur aucune, enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & représenter la divine.

On sent en soi-même un plaisir secret, lorsqu'on parle de l'Empereur Marc-Aurel : on ne peut lire sa vie sans une espece d'attendrissement ; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

Commode, qui succéda à Marc-Aurel son pere, étoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses Ministres & de se Courtisans.

Il n'y a guères eu d'Empereurs plus jaloux de leur autori-

té que Tibere & Severe; cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Sejan, l'autre par Plautien, d'une maniere misérable.

La mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de réformer, son inconstance dans ses desseins; un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels mêlés à des succès inutiles, & une gloire vaine. Justinien avoit pris sur le théâtre une femme, (l'Impératrice Théodora,) qui s'y étoit long-temps prostituée; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les Histoires; & mettant sans cesse dans les affaires les passions & les phantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires & les succès les plus heureux. Enfin Justinien, non content de faire à ses sujets une injustice générale, en les accablant d'impôts exces-

sifs, les désoloit par toutes sortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres. Procope, dans plusieurs des ses Ouvrages, a fait des éloges magnifiques de ce Prince; mais son *Histoire secrette* nous fait penser qu'il vendoit également ses jugemens & ses loix : obligeant par-là ses sujets à se révolter, il s'obligea à les exterminer, & rendit incultes plusieurs Provinces; il crut avoir augmenté le nombre des Fidéles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Le Philosophe Cratès jetta tout son argent dans la mer, en disant : Allez, malheureuses richesses, je veux vous perdre, afin que vous ne me perdiez pas. La conduite de Cratès n'a eu, ni n'aura jamais beaucoup d'imitateurs.

Isocrate étant à la table du Roi de Chypre, on le pressoit de faire les frais de la conversation; il s'excusa, en répondant : Ce que je sçais n'est pas ici de saison, &

ce qui eſt ici de ſaiſon, je ne le ſçais pas.

Agatoclès ſe vantoit d'être le premier & le ſeul Dialecticien de ſon temps, le Philoſophe Demonax lui dit : Si tu es le premier, tu n'es pas le ſeul ; & ſi tu es le ſeul, tu n'es pas le premier.

Demonax voyant un Lacédémonien en colere, qui battoit ſon eſclave : Ceſſe, lui dit-il, de te rendre ſemblable à lui.

Charles II, Roi d'Angleterre, vit en paſſant un homme au pilori : Pourquoi l'a-t-on mis là, dit-il ? Sire, lui répondit-on, il a fait des Écrits ſatyriques contre vos Miniſtres. Le grand ſot ! dit le Roi, que ne les écrivoit-il contre moi ? on ne lui auroit rien fait.

M. de Bautru, Ambaſſadeur de France en Eſpagne du temps de Philippe IV, dit un jour au Roi qui lui parloit de ſa Bibliothéque : Je conſeille à V. M. de faire votre Bibliothécaire Intendant de vos Finances, car il pa-

roît qu'il ne touche jamais au dépôt qu'on lui a confié.

Charles IX, Roi de France, ayant écrit à tous les Gouverneurs de massacrer les Huguenots, le Vicomte d'Orte qui commandoit dans Bayonne, écrivit au Roi : Sire, je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau ; ainsi eux & moi supplions V. M. d'employer nos bras & nos vies à choses faisables.

L'armée d'Henri IV étant arrivée dans la plaine d'Ivry, à la vue de celle de son ennemi, ce Prince fit à ses troupes une harangue aussi courte qu'elle étoit capable d'animer au combat de fidéles sujets, la voici : Mes enfans, vous êtes François, je suis votre Roi, voilà l'ennemi.

L'Ambassadeur du grand Sultan dit à Henri IV, qu'il étoit surprenant qu'un si grand Roi

eût des armées si peu nombreuses ; que l'Empereur son maître avoit toujours en temps de paix quatre cens mille hommes sur pied. Henri le Grand lui répondit : Où regne la Justice la force n'est pas nécessaire.

Madame de Pontac, sœur de M. de Thou, que le Cardinal de Richelieu fit décapiter, étant dans l'Eglise de la Sorbonne, & voyant le tombeau de cette Eminence, lui fit une application des paroles de la sœur de Lazare, lorsqu'elle dit : Seigneur, si vous eussiez été plutôt ici, mon frere ne seroit pas mort. Pierre le Grand voyant le tombeau du Cardinal dans la même Eglise, s'écria : O grand homme ! si tu vivois encore, je te donnerois la moitié de mon Royaume pour apprendre à gouverner l'autre.

Louis XIV répondit à un Ambassadeur : Je n'ai jamais reçu la loi de mes ennemis, je la leur ai quelquefois donnée ; ne

m'en faites point reſſouvenir.

Mademoiſelle N... fit aſſembler tous ſes parens pour les conſulter, & avoir d'eux la permiſſion de faire couper une loupe qui lui étoit venue au front ; peu de temps après, elle épouſa un Aventurier, ſans le communiquer à perſonne.

Euphroſine n'a que du bon ſens, & croit avoir de l'eſprit ; mais elle ne s'apperçoit pas qu'elle eſt ſeule à le croire : elle néglige le bon ſens qu'elle a, pour courir après l'eſprit qu'elle n'a point ; je la plains d'avoir cette manie.

FIN.

TABLE DES ARTICLES.